Le Déserteur

LE DÉSERTEUR, DRAME EN PROSE EN CINQ ACTES,

Par Mr. MERCIER.

Mis au Théatre, avec des Changemens,

Par Mr. J. PATRAT.

Repréſenté pour la premiere fois, à Breſt le 23. Janvier 1771.

Et remiſe au Théâtre de Lyon, au mois de Juin 1771.

à l'auteur de Bruxelles

an 9 — 1801



régisseur Dubus

A LYON,

Chez CASTAUD, Libraire, Place de la Comédie.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PERSONNAGES.

Mme. LUZERE, Veuve d'un Manufacturier.

CLARY, Fille de Madame Luzère.

DURIMEL, Jeune Français, conduisant le Commerce de Mme. Luzère.

Le Chevalier de St. FRANC, Major, décoré de la Croix de St. Louis.

VALCOURT, Jeune Officier.

Mr. HOCTAU, Vieux Garçon.

FRIDRIC, Domestique de Mme. Luzère.

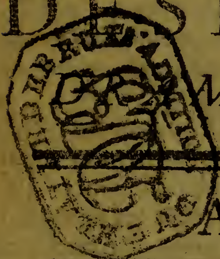
DES SOLDATS.

L'action se passe dans une petite Ville d'Allemagne, Frontière de France.

La Scene est chez Mme. Luzère.



LE DÉSERTEUR,



DRAME EN PROSE

ACTE I.

Le Théâtre représente une Salle à l'Allemande, avec un Poëlle de Fayance, contre le mur, une porte dans le fond, seule issuë de l'appartement, & , du côté droit, près du Poëlle, une petite porte de Cabinet, entr'ouverte.

Mr. Hoctau & Mme. Luzère, sont assis près du Poëlle, à la levée du rideau.

SCENE PREMIERE.

Mr. HOCTAU, Mme. LUZERE.

Mr. HOCTAU, *Continuant la conversation.*

ET tout cela vient fondre sur nos palliers ! des bataillons sans fin ! Infanterie, Cavalerie, Dragons, troupes Légères, Houzards, des bagages —— un train d'enfer ! ~~Eh, malheureux pays ! Ce déluge annonce notre rui-~~

~~[illegible] je l'avois bien prévû~~ —— Vous souvient-il, Mme, de ce que j'ai dit, il y a deux ans, en vous lisant la Gazette du 6 Mars ? J'ai vû venir la Guerre de ce côté-ci, tout comme ceux qui l'ont imaginée.

Mme. LUZERE.

Eh bien ? Que pouvons-nous-y faire, mon cher Mr. Hoctau ? La marche des Armées ne se regle point d'après nos avis. Payons, en silence, voilà notre Lot. Heureux si, par ce moyen, nous échapons aux horreurs qui nous environnent.

Mr. HOCTAU.

Ces troupes Françaises qui sont à nos portes, ne vont-elles pas encore nous forcer à des réjouissances publiques pour célébrer leur bonne arrivée ?

Mme. LUZERE.

Mais parlons franchement : qu'a fait pour nous cette milice avide qui se disait nos alliés, nos défenseurs ? Ils semblent n'être venus ici que pour devancer les Ennemis dans l'art du pillage —— les Français arrivent ; on leur céde la place : ils ne feront pas pis que les autres ; ils vivront seulement à nos dépens.

Mr. HOCTAU.

Il est vrai que je m'attendais que nos troupes, au lieu de s'évâder, allaient —— j'enrage de bon cœur. —— On n'a pas tiré un seul coup de fuzil, & les Français sont nos maitres.

Mme. LUZERE.

J'aime mieux que les choses se soient ainsi passées, que d'avoir vû le sang ruisseler dans les rues, & peut-être les quatre coins de notre petite Ville, livrés aux flâmes. Puisque nous devions avoir des troupes, autant vaut des Français.

Mr. HOCTAU.

Vous avez beau dire, je n'aime pas les Français, & —— je suis bon Patriote. —— M'entendez vous Madame ?

Mme. LUZERE.

Que voulez-vous dire ? expliquez-vous ouvertement.

Mr. HOCTAU.

Oui, oui, nous le voyons bien, vous ne haïssez pas les Français.

Mme. LUZERE.

Je ſuis bien loin de haïr aucune Nation ; & je ne me cache pas d'eſtimer dans le Français, pluſieurs excellentes qualités.

Mr. HOCTAU.

Vous ne le faites que trop voir, par celui que vous avez chez vous depuis ſept ans. Il ne fait, chaque jour, que prendre un ton plus haut dans cette Ville : on dirait qu'il eſt déjà . . . . je ne veux pas dire . . . .

Mme. LUZERE.

Dites, dites —— celui dont vous parlez, eſt un jeune homme d'un mérite rare, Mr. Hoctau. Il eſt prudent, œconome, intelligent, laborieux ; &, Veuve, comme je le ſuis, il m'était impoſſible de rencontrer un homme plus utile à mon Commerce. —— pouriez-vous lui en vouloir ?

Mr. HOCTAU.

Hom ! . . . Mais vous ne ſavez pas les bruits que l'on fait courir, —— tous vos amis en ſont ſcandalizés.

Mme. LUZERE: (*ſouriant*)

Eh ! . . quels bruits donc ?

Mr. HOCTAU.

On va juſqu'à oſer parler du mariage de cet homme-là avec votre fille, & vous ſentez . . . .

Mme. LUZERE, (*ſouriant.*)

Oui, je ſens qu'un bruit pareil peut inquiéter : &, pour le faire ceſſer, je veux que, dans les vingt-quatre heures, Durimel ſoit ſon époux.

Mr. HOCTAU, (*étoufant de dépit.*)

Comment ? . . . Mais . . . Comment ? . . . Son époux !

Mme. LUZERE, (*avec ironie, la premiere phraſe.*

C'eſt à cauſe du bruit, Mr. Hoctau : vous le ſavez ; les bruits ſont dangereux —— d'ailleurs, ma fille à dix-huit ans, Durimel en a près de trente, quels nœuds mieux aſſortis ! d'un autre côté, voici des Officiers qui arrivent en foule. Il eſt importent de marier les filles.

Mr. HOCTAU.

Non : je n'en reviens pas. —— Mais oubliez-vous l'antipathie que défunt vôtre époux avoit pour les Français ? Ne craignez vous pas d'irriter ſon ombre ?

Mme. LUZERE, (*tranquillement.*)

Non Mr. Hoctau ; il n'y a que les vivans qui s'irritent : & ſouvent pour des affaires qui ne les regardent pas.

Mr. HOCTAU.

Vous me payez d'ingratitude, Madame ! Vous avez auſſi oublié l'eſpoir qu'à fait naitre le refus du ſecond époux, que je m'empreſſai de vous offrir, dès les premiers jours de votre veuvage.

Mme. LUZERE, (*avec ironie la premiere phraſe.*)

Il eſt vrai : ma fille vous doit beaucoup de reconnaiſſance, de vous être offert pour être ſon beau Père. —— Mais je vous ai fait aſſez connaitre combien j'aimais qu'une Mère osât ſe ſacrifier pour ſon enfant. Je n'avais que quelques années à attendre : elles ſont écoulees. Ma fille n'aura point rougi à ma nôce, & je paraitrai, avec honneur, à la ſienne.

Mr. HOCTAU.

Quoi ? Mes eſpérances ſeront trompées ! moi qui ai toujours crû que jamais un autre....

Mme. LUZERE, (*ironiquement.*)

On ne peut pas tout ſavoir, Mr. Hoctau : & tel qui prédit ſi bien, ſur une Gazette, les révolutions de l'Europe, lit ſouvent fort mal dans les yeux d'une jeune fille.—— Mais la voici. —— Si elle vous veut pour époux, je ne m'y opposerai point.

SCENE II.

Mr. HOCTAU, Mme. LUZERE, CLARY.

Mme. LUZERE.

CLary, vous venez fort à propos. On vous demande, à toute force, en mariage. N'aimeriez-vous pas bien Mr. Hoctau pour votre époux ?

CLARY, (*ingénûment.*)

Je l'aimerai dans toute autre occaſion ; mais, pour mon époux !... Oh ! non, ma chere bonne Maman.

Mme. LUZERE.

Pourquoi donc ?

CLARY.

Mais vous le ſavez auſſi bien que moi. Je vous confie mes penſées les plus ſecrettes, & je vous ai avoué . . . .

Mme. LUZERE.

Achevez.

CLARY, (*avec une modeſte confuſion.*)

Le nommer ! . . . —— Ah ! vous le connaiſſez bien.

Mr. HOCTAU.

Quoi, Mademoiſelle ? Un Français ! qui vient de je ne ſais ou, qui n'a rien au monde, arrivé ici par aventure.... Vous le préférez à moi, dont les ayeux, depuis deux cents ans, ſont honorés dans cette Province ; ~~à moi, qui poſſéde des maiſons dans cette Ville, où je puis aſpirer à tout ;~~ (*à Mme. Luzère.*) Ah ! Madame, une Mere prudente ne devrait pas laiſſer faire à une fille, ſans expérience, une étourderie de cette force là.

Mme. LUZERE.

Clary, c'eſt à vous à faire une réponſe.

CLARY.

Elle ſera bien ſimple —— nos âges, nos gouts, nos ſentimens, tout différe. Un bonheur mutuel ne ſerait pas le fruit de nos nœuds. —— Nous vivrons bien mieux amis qu'époux. —— Soyez généreux : mettez ſeulement l'amour de côté, & je vous proteſte que vous ne m'en deviendrai que plus cher.

Mr. HOCTAU.

Je vous ai vû naitre, Mademoiſelle —— me dédaigner ainſi ! —— Moi, qui vous aurais donné tout mon bien ! —— me préférer un ! . . .

Mme. LUZERE.

Mr. Hoctau . . . .

Mr. HOCTAU, (*furieux.*)

Laiſſez-moi, Madame, laiſſez-moi. Il n'y a plus qu'ingratitude, dureté & trahiſon ſur la terre —— comme tout eſt changé ! —— que le monde eſt haiſſable ! qu'il eſt perverti ! —— Ah ! qu'eſt devenu votre défunt ? C'était mon ami ; c'était-là un homme d'un ſens droit, éclairé. —— Hélas ! on ne voit que trop ici qu'il n'y eſt plus.

(*Il ſort, & ne tire pas la porte après lui.*)

SCENE III.

Mme. LUZERE, CLARY.

Mme. LUZERE.

IL m'attriste ! —— Je n'aime point à voir le chagrin dans le cœur de ceux mêmes qui ne respectent point la sensibilité d'autrui. Il est vrai qu'il fallait, une bonne fois, l'éconduire.

CLARY.

Quelle différence entre Durimel & lui ! Oh ma Mère ! c'est vous qui faites son bonheur & le mien. Le Ciel même a conduit ici ce Français. Il vous chérit, comme moi ; vous êtes témoin de notre tendresse —— il parait bien sincère —— tout ce qu'il dit peint l'honnêteté, la vertu.

(d'un ton plus timide.)

Vous êtes toujours décidée en sa faveur ? —— Cela me fait tant de plaisir, que j'apréhende quelquefois de vous voir changer. Ce pays-ci est plein d'envieux ! . . .

Mme. LUZERE.

Ma chère enfant, puisque tu l'as choisi, il est à toi : je le crois digne de ton amour. En te le donnant, qu'il m'est doux de satisfaire, à la fois, mon cœur & ma reconnoissance ! —— Viens ici.

Elle l'a fait asseoir au près d'elle, à la place qu'occupait Mr. Hoctau, elle lui prend les mains & lui dit, affectueusement.

Ma fille, il faut être, avec ton époux, affable, complaisante; préviens le moindre nuage qui pourrait obscurcir un seul de tes beaux jours. ~~Nous n'avons point la force en partage ; une douceur affectueuse ; voilà nos seules armes —— fuis les inégalités, évites les caprices, ils sont l'écueil de l'amour —— sous le joug de l'Himen, des torts, d'abord insensibles, & legers, composent quelquefois la matière dangereuse des discordes ——~~ il faut m'ouvrir toujours

toujours ton ame, afin que mes conseils préviennent ou dissipent tout ce qui pourrait ressembler aux orages.

CLARY, *embrassant sa Mère.*

Ah! vous n'aurez pas cette peine là.

Pendant le Couplet suivant, Mr. Hoctau rentre, comme un homme qui a oublié de dire quelque chose d'important: la porte qu'il a laissée ouverte, lui facilite le moyen d'entrer, sans être entendu; & voyant Madame Luzére & sa fille dans l'entretien le plus animé, il se glisse dans le cabinet, pour les écouter.

Mme. LUZERE.

J'en accepte l'augure, ma chère enfant, —— tu touches au moment où tu vas commencer un lien bien doux, mais non moins sérieux. Les devoirs d'Epouse vont succéder à ceux de fille. Ils sont plus importans, plus étendus, plus Augustes —— élève, affermis ton courage, agrandis ton ame, disposes-là à tout événement. —— J'ai promis à Mr. Hoctau que, dans vingt-quatre heures, Durimel seroit ton époux.

CLARY, *se retirant entre les bras de sa Mere, étonnée & confuse.*

Dans vingt-quatre heures!... Dieu!... vous m'avez toute saisie. —— Je pense.... Oh! c'est trop tôt aussi.

Mme. LUZERE, *lui souriant amicalement.*

Pourquoi trop tôt? j'ai toujours pensé qu'on ne mariait que trop tard deux personnes qui s'aiment. (*plus sérieusement.*) Cette Ville est en proye à l'Etranger.... Vous avez besoin d'un Protecteur.

CLARY, *baisant les Mains de sa Mère.*

Avec qu'elle tendresse vous veillez sur mon bonheur!

Mme. LUZERE.

Le voici qui vient fort à propos. Nous allons le mettre au comble de la joye. (*d'un air riant.*) comme il va déraisonner!

CLARY, *émuë.*

Je suis toute troublée.... Je ne suis.... Non —— je ne puis que me Sauver, (*Elle s'échape.*

SCENE IV.

DURIMEL, Mme. LUZERE.

Mme. LUZERE.

CLary ! Clary ! (*à Durimel qui entre.*) Retenez-là Durimel. —— Mais bon ! elle eſt déjà bien loin.

DURIMEL.

On dirait que c'eſt m'a préſence qui cauſe ſa fuite —— pardonnez, j'ai peut-être interrompu un entrêtien . . . .

Mme. LUZERE, *ſouriant.*

Point du tout. —— Allez, c'eſt une jeune folle qui ne vous fuira pas toujours.

(*prenant un ton noble & ſérieux.*)

Écoutez, Durimel ; il eſt temps de donner à votre mérite, à votre attachement à mes intérêts, à un autre ſentiment que j'ai vû naitre avec plaiſir, tout le prix que vous en attendez, & que je puis dire qui vous eſt dû.

Pendant ce couplet, Durimel laiſſe échaper des marques d'une douleur concentrée.

Mais qu'avez-vous ? —— Votre regard eſt ſombre, inquiet —— vous ſouffrez intérieurement —— vous n'avez pas le viſage que je voudrais vous voir pour les choſes que j'ai à vous annoncer —— que ſignifie ce ſilence ? Auriez-vous reçu quelques nouvelles déſagréables ? Auriez vous à m'aprendre quelque retard, quelque faillite ? nos Fonds auraient ils eſſuyés des revers entre les mains de quelques-uns de nos Correſpondans ?

DURIMEL.

Non, Madame ; vos affaires me paraiſſent ſûres : hier je vous remis les Regîtres dans un ordre exact, & qui les vérifie toutes.

Mme. LUZERE, (*avec une ſorte d'inquiétude.*)

Mais, à propos, je ne vous les avais pas démandés. Qu'eſt-ce que cela veut dire, mon cher Durimel ? Avoir un air auſſi triſte ! —— & dans quel moment ! —— tous vos Compatriotes vainqueur, & pleins d'allégreſſe, ſe

répandent, en foules dans tous ces Cantons. On ne célébre plus que le nom Français. Tout vous rit. —— Car, on a beau voyager, le cœur est toujours du côté de la Patrie —— & .... le votre n'a-t'il pas un secret pressentiment de ce que je veux lui annoncer? d'heureux

DURIMEL, *après avoir soupiré.*

A moi, quelque chose d'heureux! —— Ah! Madame!.. je ne m'en flatte plus.

Mme. LUZERE, *plus inquiéte.*

Vous n'êtes pas dans votre état ordinaire —— non ce n'est pas là vous —— je respecte vos secrets —— je vais vous confier les miens; nous verrons après si les votres tiendront contre.

(*Elle le fait asseoir auprès d'elle.*)

Durimel, ce n'est pas devant moi que vous vous êtes caché d'aimer. Vos sentimens honnêtes vous ont acquis mon estime & ma confiance. Vous êtes Français, & vous n'avez pas cherché à séduire ma fille; je vous la donne — ma fille demain sera le jour heureux que poursuivait votre attente.

DURIMEL, *très vivement.*

Ah! Madame! —— de quels coups venez-vous de me fraper? & dans quel moment! —— Vous êtes loin de connaitre la situation de mon ame —— oüi, j'adore Clary... Mais... Vous êtes sa Mère, vous m'estimez; répondez moi, Clary m'aime-t'elle? un mot va décider de mon sort,

Mme. LUZERE.

Si je vous le dis ce mot, sérez-vous plus sage? Car, je vous l'avoûrai, je ne vous reconnais plus. —— Oui, mon cher Durimel, je vous fais cet aveu, en toute confiance, le cœur de Clary est à vous.

DURIMEL, *se levant avec transport.*

Ah! je puis donc défier le destin, elle m'aime —— demain je puis être son époux —— & je la fuirais! —— Non, dussai-je payer de ma tête l'instant du bonheur.... Je resterai —— je mourrai content.

Mme. LUZERE *interdite, & se levant aussi.*

Que dites-vous? Vous avez jetté le trouble dans mon ame.

(*d'un ton timide.*)

Vous n'êtes pas un insensé, seriez-vous malheureux ?

DURIMEL.

Si je le suis ! Ah ! .... Vous me donnez votre fille. Mais me connoissez-vous ? vous pourriez, du moins, soupçonner qu'un homme qui s'expatrie n'abandonne pas sans sujet, le lieu chéri de sa naissance ? Qui sait si un seul mot prononcé ne révoqueroit point l'aveugle penchant qui vous parle en ma faveur ? si, Clary, elle même, ne rougiroit pas ? Ne me rejetterait point ....

Mme. LUZERE, *avec tendresse.*

Vous, mon cher Durimel ! —— Non, je ne puis me tromper. ~~Si je n'ai jamais songé à vous faire rompre le silence que vous avez toujours gardé, c'est que la première impression que vous avez faite sur nos âmes a répondu pour vous. J'ai respecté votre secret, sûre, qu'avec vos vertus, on n'a point un cœur coupable.~~ —— j'ai descendu dans le votre : je l'ai bien etudié. Parce que vous êtes, je juge de ce que vous avez été. —— Époux de Clary, vous allez devenir mon fils, vous l'êtes déjà —— gardez maintenant votre secret, ou épanchez-le dans mon sein, vous êtes libre.

DURIMEL.

Vous allez tout savoir. —— J'allais vous quitter, Madame.

(*ici, Mme Luxère témoigne la plus grande surprise.*)

Si j'ai le courage de parler, prenez celui de m'entendre.

(*ils s'asseyent.*)

Je suis fils d'un soldat. Elevé loin des yeux de mon Père, j'ai joui rarement, du bonheur de l'embrasser. A seize ans, dépourvû de ressources, emporté par l'exemple, j'ai pris le parti des Armes, sans avoir la consolation de me trouver dans le Régiment où servait mon Père ; le sien passa les Mers, &, depuis ce temps, j'ai été privé de ses nouvelles. Dans ce métier pénible, mon courage ne fut point abattu : mais que j'eus de fréquentes occasions de l'exercer ! J'étais tombé sous un Colonel dur, inflexible —— cinq années de patience avaient ployé mon ame sous son joug de fer. —— Arrive un instant fatal——

injustement molesté, je veux répondre, & me sens frapper.... Diffamant outrage qui fait encor rougir mon front —— un mouvement involontaire, fit mouvoir mon bras pour venger —— l'instant d'après, je sentis toute l'étenduë de ma faute, mais elle était irréparable —— on me saisit, on m'emprisonne. Un hazard heureux se présente, le sort seconde ma hardiesse, j'ai le bonheur de m'échaper. —— Je me trouvai; dans un même jour, poursuivi, dénoncé, déserteur, jugé à mort —— errant, fugitif, j'arrive sur cette frontiere. Le bonheur semble me sourire, en m'offrant chez vous un azile dont je jouis en paix, depuis sept ans. Mais, au moment le plus désiré, le plus beau de ma vie, la Guerre améne, en ces lieux, le même Régiment qui porte mon Arrêt; mes Juges sont à votre porte, Madame, une fois reconnu, je n'ai plus qu'à mourir: &, sans vous, sans Clary, depuis trois jours, j'aurais di parû.

Mme. LUZERE, *anéantie.*

Mon cher Durimel, un instant. —— Permettez que je recueil mes sens —— ma tête est troublée.

(*après un moment de réflexion.*)

Je crois que la fuite serait plus dangereuse que le séjour de ma maison. Des Soldats remplissent, au loin, la Campagne. Ce Régiment ne fera que passer, & cet azile est préférable à tout autre —— ô mon Dieu! —— que m'avez-vous appris?

DURIMEL.

Je voudrais ne vous causer que de fausses allarmes —— j'ai entendu dire que le Régiment avait beaucoup souffert; le temps a du détruire plus de la moitié des Chefs & des soldats: à la faveur du renouvellement, j'espère n'être pas reconnu. Daigne le Ciel sauver de la mort un cœur qui n'existe que pour Clary! (*avec attendrissement*) Que depuis quelques momens, sur-tout, la vie m'est devenuë chère!

Mme. LUZERE.

Ah! mon Fils! n'envisageons point le malheur! songeons plutôt à l'éloigner; ne mettez point le pied hors de cette maison. Évitez la vuë de tout le monde. Enfermez-vous dans un endroit inaccessible à toutes les recherches; demeurez-y caché.

DURIMEL.

Mais, Clary allarmée, me demandera par tout, comment me dérober à ses yeux ? Elle soupçonnera peut-être....

Mme. LUZERE.

~~O Dieu ! ... Ménagez cette ame sensible... gardez-vous de laisser échaper le moindre mot. Son effroi nous trahirait ; il lui causerait la mort. Nous lui raconterons le danger, lorsqu'il sera passé.~~ Il faut, même, ne pas trop ~~paraitre, vous dérober à sa vuë ; épargnez lui tout sujet d'allarmes. Paraissez à ses yeux, mais sans imprudence,~~ Prenez un air assurré, & que vetre maintien....

SCENE V.

Mme. LUZERE, DURIMEL, FRIDRIC.

FRIDRIC.

MAdame, le Régiment est entré, & les Compagnies se répandent dans chaque quartier. Voici deux billets de logement d'Officier, qu'on vient d'envoyer.

Mme. LUZERE, (*prenant les billets.*)

Allez, tout de suite, leur préparer les deux chambres qui sont au bout du Corridor, & que rien n'y manque.

(*Fridric sort.*)

SCENE VI.

Mme. LUZERE, DURIMEL.

DURIMEL.

AH ! que vous allez trembler pour moi ! que n'avez-vous placé votre tendresse envers un homme moins infortuné !

Mme. LUZERE.

Penſez-vous que je ne vous chériſſais qu'heureux? —— Me feriez-vous cette injuſtice? —— Vos peines ne ſont-elles pas les miennes? —— Allons, du courage. *(d'un ton vrai & animé.)* En vérité, mon cœur ne recèle aucun noir préſentiment, & tout ceci ne fera, dans quelques jours, que donner un nouveau degré d'intérêt aux charmes de nos entretiens.

DURIMEL.

Vous êtes tout pour moi, vous conſolez mon cœur, vous fortifiez mon ame —— que n'ai-je le cher auteur de mes jours! il ajouterait à l'expreſſion de ma reconnaiſ-ſance. —— Qu'eſt devenu ce bon Père? Je l'ai partout redemandé envain —— s'il vit encore: —— s'il ſavait que ſon fils... Je n'y ſonge jamais que je ne me ſente oppreſſé d'un poids....

Il porte la main ſur ſa poitrine, puis à ſes yeux, pour eſſuyer quelques larmes.

Mme. LUZERE.

Mon ami, il faut, ſur le champ, vous retirer dans ce Cabinet, derrière le Magazin. Demeurez-y inviſible, calmez vos frayeurs, repoſez-vous ſur moi. Je parlerai à Clary: mon œil attentif veillera ſur tout le reſte, & j'eſpère....

Ce couplet ſe dit, en remontant le Théâtre, & l'on perd les Acteurs de vuë, comme s'ils continuaient la converſation.

SCENE VII.

Mr. HOCTAU, *ſeul.*

Il ſort du Cabinet, ſur la pointe du pied. Il regarde ſi Mme. Luzère & Durimel ſont partis. Il eſt dans l'attitude d'un homme qui attend le moment propre pour s'exquiver.

CE que je viens d'entendre eſt bien bon pour moi. l'Eſpérance renait dans mon cœur. Oh! pour le coup, je l'emporterai ſur lui, & j'ai de quoi me venger.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

St. FRANC, VALCOURT.

Deux Domestiques portent des porte-manteaux : Fridric fait entrer les deux Officiers dans le Poelle, ou Salle de Compagnie, & sort avec les Dómestiques pour les conduire à l'appartement destiné à leurs maitres.

VALCOURT.

QUe nous sommes fortunés ! Quoi ? Nous tombons tous deux chez une veuve dont la fille est un Ange ! Chevalier, comme nous allons être d'accord ! —— La Maman est bien ton affaire —— il me semble déjà vous voir dans un charmant tête-à-tête, parler ensemble de vos jeunes années, & en rapeller les momens les plus curieux —— mais elle a encor l'air fort appétissant, au moins —— d'honneur —— ce doit-être pour toi une poulette de quinze ans.

St. FRANC.

Peut-on, avec un cœur aussi noble, avoir une tête aussi légère ? —— Vous ne songez qu'au plaisir de triompher des femmes, dans un Pays, morbleu, où nous avons des hommes à combattre.

VALCOURT.

Eh ! nous les en battrons mieux. Je sens que l'amour me transforme en Héros, il m'enflâme —— en attendant le jour d'une bataille, dis-moi, étoit-il possible de mieux rencontrer ! As-tu vû un tour de visage plus joly ? Une taille mieux prise ? Un regard plus animé ? Et cette tresse adorable qui lui sert de Diadême !... Foi, de Militaire, j'en suis transporté —— notre devoir est de servir la Patrie & les Belles ; les mirthes de l'amour s'entrelaçent, avec souplesse, aux Lauriers de Mars —— ami, je veux subjuguer

guer cette beauté divine, & puis j'irai foudroyer l'ennemi tant qu'on voudra.

St. FRANC.

Quel cœur! à chaque Ville, il est pris. Mais, Valcourt, songe que nous sommes ici dans une maison respectable.

VALCOURT, *légérement.*

Aussi mon amour est-il, tout-à-fait respectueux.

St. FRANC.

Cette fille est honnête —— elle appartient à une Mère....

VALCOURT.

J'espère bien la lui rendre.

St. FRANC.

Valcourt, vous êtes jeune: mais votre ame est faite pour sentir mieux qu'une autre, le repentir cruel de toutes les larmes que vous auriez fait verser.

VALCOURT.

Oh! tu prens tout au tragique.

St. FRANC.

Ah! Valcourt! Que la probité embrasse d'objets

VALCOURT.

Tu as une fureur de morale.

St. FRANC.

Eh bien? Changeons de discours —— le Conseil a été fort irrité de cette nouvelle désertion.

VALCOURT.

Vraiment, vingt-sept, en trois jours, & dans la même Compagnie, Qu'on vienne, à présent, demander la grace du premier qui sera pris.

St. FRANC.

Il est vrai qu'il faut un exemple, mais que l'humanité souffre à le donner! notre Général, l'idole de la France, mon Bienfaiteur, ce Heros à qui je dois tout, penche lui même à la clémence? Cependant j'ai adheré à la résolution que nous avons prise de ne plus nous intéresser pour aucun. Mais, cher Valcourt, vous ne sauriez vous imaginer le frémissement que me cause ce sanglant appareil. Au seul nom de désertion, mes sens sont émus, bouleversés —— songes-donc, que c'est moi qui suis forcé de donner, à chaque fois, le signal de mort: aucun de vous ne les approche de si près; leurs derniers regards fixent les miens,

leur ſang réjaillit juſques ſur moi —— & j'ai été ſimple ſoldat, comme eux.

VALCOURT.

Ah ! mon ami !... Etre Officier ! être Officier ! C'eſt l'honneur, le courage, c'eſt l'amour du Monarque, c'eſt la liberté même qui nous conduit à la victoire. A nous ſeuls devaient appartenir la gloire & le dangers des combats, & le nom de Deſerteur ſeraient certainemens ignorés.

(*avec beaucoup de feu.*)

Il me vient une idée : trente Officiers valent bien, je crois, un bataillon. Ne pourrions-nous pas, unis en bravoure, repréſenter une Armée entiére ? Former un ſeul Corps, audacieux, intrépide, impénétrable ? Auſſi prompt que terrible, il volerait avec la victoire, elle ſerait aſſurée. Pas un ne reculerait d'un pouce ſur le terrain, & le champ de Bataille pourrait être couvert de morts, mais ne ſerait jamais déſert.

St FRANC.

J'aime cette fougue guerrière, elle vous ſera heureuſe. Ils moiſſonneront des Lauriers, ceux qui marcheront ſur vos traces : mais croyez-moi, cher Comte, tel ſoldat eſt auſſi brave que ſon Capitaine, & n'a pas les mêmes motifs pour l'être.

VALCOURT.

Ah ! Voici notre charmante hôteſſe. Allons Chevalier, je vais porter les premiers Complimens.

SCENE II.

St. FRANC, VALCOURT, Mme. LUZIERE,

VALCOURT, (*allant au devant d'elle.*)

LE hazard, Madame, arrange les évenemens beaucoup mieux que nous ne ferions nous mêmes En vous voyant, nous lui rendons mille actions de graces ; c'eſt lui qui nous a conduit chez la beauté même ; il fait que nous avons des yeux faits pour la connaitre, & des cœurs diſpoſés à lui rendre nos hommages.

Mme. LUZERE.

A ces paroles on reconnait un Français ; jamais rien que de flateur n'échape de leur bouche.

VALCOURT.

Puisque vous les connaissez, je me représente, avec un plaisir délicieux, que rien ne nous manquera. —— Rien —— absolument rien.

Mme. LUZERE, *avec grace.*

Il est bien juste, Messieurs, de vous procurer du repos, car vous n'en avez pas toujours. —— l'Appartement que j'ai fait disposer, est en état de vous recevoir, & vous pouvez vous y faire conduire.

VALCOURT.

Vous êtes adorable —— pourvu que notre chambre soit voisine de la votre, telle qu'elle sera, nous la trouverons délicieuse. Nous autres Militaires, nous savons nous arranger, avec toute la complaisance possible : mais aussi n'allez pas nous reléguer dans un canton éloigné. Je n'aime pas la solitude, moi. On m'a, comme cela, par fois, attrapé ... Messieurs les Germains ont des corps de logis d'une longueur ... qui ne finit point : & ils vous exilent encore tout au bout, comme un pestiféré. —— Je suis doux, doux ... Comme un mouton, pour peu qu'on me flatte, mais fier, implacable, si l'on me fâche. Nous vivrons ensemble, bons amis, je l'espère, &, pour cimenter amicalement, notre charmante union, permettez, chère maman, que je vous embrasse.

Mme. LUZERE, *du ton de la plaisanterie.*

Oh ! nous pouvons être fort bons amis, sans cela.

VALCOURT.

Eh ! mais, où est donc cette charmante enfant, dont la taille divine, le regard enchanteur, la phisionomie angélique .... Pourquoi n'est-elle à vos côtés ? d'où vient que l'amour fuit sa Mére ? —— Serait-ce par vos ordres ? Cela crierait vengeance. Tenez, le Major me disait, tout-à-l'heure, mille choses passionnées pour elle. —— N'allez pas la lui cacher. Il est véhément, &, dans son couroux, tout serait perdu.

St. FRANC.

Il extravague. —— Allez, Madame, ce ne sont que des

mots, &, sur ma parole d'honneur, vous n'aurez point à vous plaindre de vos Hôtes.

Mme. LUZERE.

Je n'en attens, surement, rien que d'honnête, Mr. le Chevalier. —— Non, je ne vous cacherai point ma fille; elle est élevée de façon à la laisser paraitre en toute sureté. (*Elle appelle.*) Fridric! (*le valet entre.*) Dites à Clary que je la demande, (*à St. Franc, quand Fridric est sorti.*) Vous ne savez pas, Mr. qu'elle est pour ainsi dire, mariée: le jour de demain lui donne un époux,

VALCOURT,

Vous la mariez cette aimable enfant? Si promptement! Mais, vraiment, voilà un tour perfide. —— Ah! chère maman, de grace, point tant de précipitation —— croyez-moi, il sera temps de la marier quand nous serons partis.

St. FRANC.

Ne differez pas, Madame, de la rendre heureuse. Sans doute, vous lui trouvez un bon parti?

Mme. LUZERE.

On ne saurait meilleur.

St. FRANC.

Eh bien, concluez au plus vîte.

VALCOURT.

Mais c'est vous, Maman, qui faites ce mariage!... Elle n'aime pas le futur, prodigieusement, je gage —— n'est-il pas vrai? elle ne l'aime pas?

Mme. LUZERE.

Pardonnez-moi; beaucoup.

VALCOURT.

Eh non, non, je vous dis. —— Elle s'imagine qu'elle l'aime —— elle peut bien avoir pour lui un certain penchant, parce qu'un Mari, en tout pays, est une chose commode: mais c'est bien loin, par exemple, de ce que quantité de filles ont ressenti pour moi. —— C'était un transport!... un affolement!...

Mme. LUZERE.

Dont-elles ont été bien récompensées, je crois.

SCENE III.

St. FRANC, VALCOURT, Mme. LUZERE, CLARY.

Clary fait une révérence profonde, & va se ranger, les yeux baissés, à côté de sa Mère.

VALCOURT, (*courant à elle.*)

LA voici, la voici ... Celle dont les yeux lancent des traits toujours surs & vainqueurs. Quelles florissante jeunesse ! quel éclat ! —— Eh bien Major ? —— Elle me parait encor embellie. C'est ma présence. —— Vois, qu'elle est aimable ! rougeur monte sur son front ... & cette belle main, si douce, (*il veut lui baiser la main.*) Il faut qu'elle connaisse tout le feu de mon cœur.

CLARY, *retirant sa main, avec dignité, mais froidement.*

Mr. réservez pour d'autres ... Je vous prie ...

Mme. LUZERE.

Monsieur, un peu de retenue.

St. FRANC.

Mon ami, songes que tu représentes la Nation, & que tu la calomnierais chez l'Etranger. Tu dois ...

VALCOURT.

L'adorer. —— Venus & l'amour même, n'ont jamais été aussi séduisans. Les doux rayons qui partent de ses yeux, que je juge tendres, à travers leur fierté, subjugairaient, dignement, le plus brave Officier de l'armée : lui... ou moi. —— On vous destine un mari. Quel homme est-ce ? Un Bourgeois, sans doute ? Un Allemand ? Un Allemand ! Je serais presque jaloux, si je n'étais pas ce que je suis.

St. FRANC.

Quel verbiage ! Eh, mon ami, Viens, & laissons cette honnête famille. —— C'est assez déraisonner.

VALCOURT.

Que tu-ès fâcheux !

St. FRANC, *voulant l'emmener.*
Viens, te dis-je : le temps est cher.

VALCOURT.
Eh ! vraiment oui : je puis être tué demain, le temps est cher. Un Militaire ne doit pas soupirer comme un Bourgeois.

St. FRANC.
Valcourt, tu me suivras, ou parbleu, je me fâcherai.
(il l'entraine.)

VALCOURT, *cédant à St. Franc.*
Adieu donc la belle, on m'enleve.

SCENE IV.

Mme. LUZERE, CLARY.

Mme. LUZERE.
QUel étourdi !

CLARY.
Le viel Officier m'a paru un bien digne homme.

SCENE V.

Mme. LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL, *à part, en entrant.*
ILs sont rentrés ; voici le moment que j'attendais avec tant d'impatience. Je puis paraitre enfin.

Mme. LUZERE, *Bas, à Durimel.*
Vous, Durimel ! Imprudent ! —— Allez... retirez-vous.

CLARY.
Que voulez-vous dire, Maman ?

Mme. LUZERE : *avec contrainte.*
Rien, ma fille.

CLARY, *un peu inquiéte.*
Mais vous aviez quelque chose à dire, que vous avez retenu tout de suite.

(*à Durimel.*)

Et vous aussi.... Vous êtes troublé. —— Je ne suis pas tranquille. Pourquoi n'avez-vous pas voulu venir avec moi devant ces Officiers ; vos —— Compatriotes ? Pourquoi vous tenir enfermé ? Nous ne sommes que des femmes, vous êtes un homme, vous, vous les auriez contenus.

DURIMEL, *vivement.*

Contenus !... Est-ce qu'il auraient ?... (*se modérant.*) J'aurais bien voulu vous obéir, chère Clary, mais...

Mme. LUZERE.

Ma fille, as-tu oublié tout ce que je t'ai dit à ce sujet ? Laisse agir Durimel, laisse-le à lui-même : ne te mêle de rien, je t'en prie. Tu sais que je n'agis que pour ton bonheur, tu dois en être assurée.

CLARY.

Voilà qui est fait —— je respecterai, en tout, vos volontée.

Je vous unis

Mme. LUZAIRE, *les prenant par la main.*

~~Embrassez-vous, mes chers enfans : embrassez-moi~~ ~~que toutes les heures de votre vie vous payent un nouveau tribut de félicité. En formant ces nœuds,~~ méritez les faveurs du Ciel : offrez-lui deux cœurs vertueux, unis pour célébrer ses bienfaits.

DURIMEL, *avec passion.*

Ah ! Clary !

Mme. LUZERE, *prenant la main de sa fille & la donnant à Durimel.*

Je vous la donne.

CLARY, *avec tendresse.*

Et moi aussi.... avec ce cœur.

DURIMEL, *un peu triste.*

Puissiez-vous assurer votre bonheur en faisant le mien ! —— quelque soit mon destin, vous vivrez dans ce cœur, jusqu'au dernier instant de ma vie.

CLARY, *le regardant douloureusement.*

Ah ! Durimel ! de quel ton me parlez-vous de vos derniers momens ? Est-ce, en ce jour, que vous devez m'offrir cette image funeste ?

Durimel la regarde tristement, & ensuite côlle ses lévres sur sa main, dans un silence touchant.

SCÈNE VI.

Mme. LUZERE, CLARY, DURIMEL, VALCOURT.

VALCOURT, *les ſurprenant.*

PAs mal —— pas mal, ~~pour un Allemand~~. En vérité, Je ne l'aurais jamais crû.

Mme. LUZERE.

Oh! Ciel, protège-le.

VALCOURT.

Mais, Madame, c'eſt donc pour me jouer qu'on me relègue aux Antipodes, là-bas, au bout du monde. Ah!... Vous me rendrez méchant, je vous en avertis. J'ai ambitionné l'honneur d'être votre voiſin, & vous me traitez auſſi cruellement! C'eſt mal —— voilà donc Mr. l'épouſeur... ~~Mais il n'a pas l'air ſi germanique~~; il n'eſt pas trop mal tourné: je commence même à le croire dangereux—— ſérieuſement, voudrais-tu te rendre mon rival? Tu n'y gagnerais rien: va, mon ami, on ne tient pas contre mes pareils.

Mme. LUZERE.

Vous m'étonnez, Monſieur; —— j'avais crû qu'un Français ne ſavait dire que des choſes honnetes —— de grace, laiſſez-nous; vous avez votre appartement, c'eſt pour vous y repoſer.

VALCOURT.

C'eſt dans le cœur de cette aimable enfant, dans ce joli petit cœur que nous voulons faire retraite; nous ne prendrons plus déſormais d'autre azile, & nous y logerons, malgré vous, ſévère maman.

(*à Clary.*)

Incomparable, vous voyez un homme idolâtre de vos attrait; &, ſi j'avais une couronne, ce ſerait pour en orner ce front charmant....

(*il veut dérober un baiſer, Clary ſe retire entre ſa Mère & Durimel.*

Mme. LUZERE.

Monsieur, vous vous oubliez....

VALCOURT, *à Durimel qui le fixe.*

Que fais-tu là, avec tes deux gros yeux fixés sur moi.

DURIMEL, *froidement.*

Ne me faites pas répondre.

VALCOURT.

Mais serais-tu impertinent, Mr. le Futur.

Mme. LUZERE.

Durimel, retirez-vous, sortez.

DURIMEL.

Etre forcé de se taire!

VALCOURT.

Mais c'est un des nôtres; je pense; serais-tu Français?

Mme. LUZERE.

Clary, emmenez-le.

DURIMEL, *entraîné par Clary.*

Mon sang bouillonne.

VALCOURT, *voulant retenir Clary.*

Ah! fugitive! vous croyez aussi m'échaper; mais...

Mme. LUZERE, *l'arrêtant, avec force.*

Monsieur, vous oubliez que vous êtes chez moi. Quels sont ici vos droits?

(*Clary & Durimel sortent.*)

SCENE VII.

Mme. LUZERE, VALCOURT.

VALCOURT.

MAis, Madame, dites-moi, est-ce que nous faisons la petite guerre ensemble? Vous êtes forte, au moins.

Mme. LUZERE, *indignée.*

Allez, Monsieur, vous devriez rougir; &, si tous les Français vous ressemblaient, nous mettrions au rang des plus tristes malheurs de la Guerre, la nécessité où nous sommes de vous ouvrir nos aziles.

SCENE VIII.

VALCOURT, *seul.*

ELle a raison : j'ai poussé trop loin la plaisanterie. — Elle va porter ses plaintes au Major, & je vais entendre un Sermon ! ... Il me l'avait bien dit, cette famille est honnête — allons le trouver. Soyons le premier à lui raconter mon équipée. Qu'il ramène la tranquilité dans cette maison, en assurant ces braves gens que le goût du plaisir n'a jamais étouffé dans mon cœur les sémences de l'honneur & de la vertu.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mme. LUZERE, St. FRANC.

St. FRANC.

JE vous demande mille pardons, Madame : c'est un étourdi, dont le cœur n'est pas méchant ; mais tout nouvellement échapé de la Cour, il outre la folie Française. Il se croit tout permis ici. Cependant, comme je lui connais des sentimens d'honneur, de la raison, par intervalle, j'ose vous promettre pour lui qu'à l'avenir ....

Mme. LUZERE, *le faisant asseoir.*

N'en parlons plus, Mr. le Chevalier ; s'il nous a causé quelques désagrémens, votre honnêteté fait réparer ses fautes. Si tous les Militaires vous ressemblaient ; on endurerait les malheurs de la guerre avec bien plus de résignation.

St. FRANC.

Ne vous-y trompez pas, Madame : nous pensons tous que c'est bien assez d'obéir à la nécessité terrible qui nous ordonne, dans les batailles, de fermer l'oreille aux cris de la nature & de la pitié. Pour moi, dans les intervales de ces sanglantes calamités, je me sens un besoin de paix, mon ame soupire après quelqu'action généreuse : je tâche, en soulageant l'humanité souffrante, de réparer les maux dont j'ai été le fatal instrument. Eh ! comment le triste spectacle de la guerre, en offrant des scènes si douloureuses, ne rendrait-il pas le cœur de l'homme plus tendre & plus sensible ?

Mme. LUZERE.

Avec des sentimens aussi nobles, que vous avez dû essuyer de larmes amères ! —— Mais vous êtes heureux, sans doute ; car on l'est, dès qu'on se plait à faire le bien.

St. FRANC.

J'ai eu le bonheur d'apprendre à réfléchir, en avançant en âge. L'infortune me fit prendre les Armes, l'habitude m'en a fait un devoir, le Ciel m'a favorisé dans les Combats —— je ne saurais dire cependant avoir vécu heureux, à moins qu'on ne le soit, en s'élevant au-dessus de son sort.

Mme. LUZERE.

Cependant la place que vous occupez peut avoir des avantages, dignes d'être enviés : il me semble qu'un Officier, tel que vous, dans plus d'une occasion, jouë un Rôle distingué.

St. FRANC.

Il est vrai, Madame, que cette place peut récompenser un vieux Militaire de ses longs services. De simple soldat, je suis parvenu au grade d'Officier : incorporé, depuis cinq ans, dans un autre Régiment que celui où je fis l'aprentissage de la Guerre, resté presque seul, de tant d'Hommes tués à mes côtés, j'ai remporté des Drapeaux qui m'ont fait des envieux. —— Notre Général, le grand MAURICE, que vous verrez, peut-être demain, car il n'est qu'à quelques lieuës d'ici ; m'a donné la place que j'occupe. Mon Colonel qui s'y opposait, me haït, & sa haine veille & saisit le moindre prétexte pour éclater. Valcourt, dont l'esprit est si léger, est bien plus juste que

ſon Père : ſon cœur eſt droit, ſon ame eſt noble, il s'eſt montré dans tous les temps, mon défenſeur. Je lui dois beaucoup. —— Mais ſon Père qui cherche à m'humilier, me rapelle, ſans ceſſe, mon obſcure origine ; & il oublie les cicatrices dont ce ſein eſt couvert.

Mme. LUZERE.

Il eſt bien dur d'être forcé de vivre avec ſon ennemi : je vous plains.

St. FRANC.

Ah ! Madame, ce n'eſt pas le chagrin qui dévore mon cœur —— que de peines plus ſecrettes me conſument ! Elles ſont réelles ; elles ne ſont point nées de l'ambition ? elles ſont filles de la nature. —— Mais pardon, j'oubliais que je ne vous entretiens que de moi —— ~~ce n'eſt pas en votre préſence que je dois gémir ! Eſt-ce à moi de troubler la ſérénité de votre ame~~ ! —— Vous me ſemblez heureuſe —— vous êtes Mère d'un enfant qui doit combler votre félicité ; vous touchez au moment le plus beau de la vie, & pour elle, & pour vous —— el~~le eſt belle, elle parait ſi douce !~~... Vous êtes prête enfin à la marier. Prenez-bien garde ! Madame, de vous tromper au choix de ſon époux. Qu'il ſerait cruel de lui voir contracter un lien funeſte qui ferait le malheur de ſa vie.

Mme. LUZERE.

Heureuſement que le jeune homme à qui je la donne, réunit les plus excellentes qualités. S'il ne lui aporte pas les mêmes biens qui compoſent la Dot de ma fille, je le regarde comme plus riche par les vertus qu'il poſſéde.

St. FRANC.

Ses mœurs vous ſont donc bien connuës ?

Mme. LUZERE.

Depuis ſept ans, elles ne ſe ſont point démenties.

St. FRANC.

Il vous aime ? Il vous reſpecte ?

Mme. LUZERE.

Comme ſi j'étais ſa mère.

St. FRANC.

Il mérite d'être heureux : jouiſſez de votre bonheur.

Mme. LUZERE.

Ah ! Mr., l'apparence du bonheur eſt ſouvent trom-

peuſe. —— Chacun a ſes peines, & plus elles ſont renfermées, plus nous les ſentons vivement.

St. FRANC.

Comment, Madame?

Mme. LUZERE.

On a ſouvent de certains intérêts pour ne pas tout dire, —— n'eſt-il pas vrai qu'il faut bien ſe connaitre avant de riſquer une confidence qu'on voudrait hazarder? —— Vous vous attendriſſez?

St. FRANC.

Je ſens ce que vous dites, Madame: mon ame, comme la vôtre, a beſoin de s'ouvrir, & je vais vous donner l'exemple: —— vous êtes Mère, votre cœur doit répondre au mien.

(*après une pauſe.*)

Mes Camarades ignorent tous la cauſe d'une mélancolie profonde qu'ils me reprochent chaque jour —— Oui, je ſuis à plaindre, je ne jouis ni des honneurs ni des plaiſirs attachés à mon rang. —— J'eus un fils que j'aimais; au moment de ſa naiſſance, je n'avais que des larmes à répandre ſur lui. Aujourd'hui que la fortune m'a ſouri, que je puis lui faire un ſort heureux, j'ignore ce qu'il eſt devenu. —— Son ſouvenir me pourſuit ſans ceſſe. —— Héritier de mon infortune, il fut forcé de prendre le parti des Armes, il porta le même uniforme du Soldat que je commande aujourd'hui. Auſſi, dans chacun d'eux, je crois voir & reconnaitre mon enfant; tous me ſont chers —— peut-être vit-il encore; mais je l'ai perdu, Madame, & d'une façon à preſque déſirer de ne le trouver jamais.

Mme. LUZERE, *extrêmement émuë.*

Vous vous intéreſſez à la cauſe de tous les Soldats infortunés!

St. FRANC.

Si je m'y intéreſſe!... Mon fils eſt du nombre.

Mme, LUZERE, (*avec la plus grande véhémence.*)

Ah! Monſieur! écoutez-moi: vous l'avez dit, je ſuis Mère. C'eſt le Ciel qui vous a conduit ici pour raſſurer mon cœur. Il ~~brûle à ſon tour de s'expliquer~~ —— ~~la confiance a ſes périls, je le ſais, mais celle que vous inſpirez ne peut-être dangereuſe~~ —— je vais vous livrer le ſecret de ma vie.

St. FRANC.

Tout nous réunit, candeur, franchiſe. Faut-il atteſter l'honneur ?

Mme. LUZERE.

Non. —— Votre phiſionomie annonce votre ame. (*à demie voix.*) Guidez-moi, inſtruiſez-moi —— depuis votre arrivée je n'exiſte plus. —— Sachez que ce même jeune homme qui doit épouſer ma fille, à l'heure où je vous parle; voit le trépas ſuſpendu ſur ſa tête —— je vous confie ſa deſtinée, ſa malheureuſe deſtinée....

St. FRANC, *très-bas.*

Achevez.

Mme. LUZERE, *du même ton.*

Hélas! Sauvez-le ? il eſt....

SCENE II.

St. FRANC, Mme. LUZERE, CLARY.

CLARY, *accourant toute éplorée.*

O Ciel!... Ciel! —— Mr. le Chevalier, à ſon ſécours —— ô, ma Mère:

(*elle tombe.*)

Mme. LUZERE, *la relevant.*

Qu'eſt-il arrivé ?

St. FRANC.

Expliquez-vous, parlez. Calmez-vous.

CLARY.

Des gardes emmènent Durimel.

Mme. LUZERE.

O Dieu!

CLARY.

Ils ſont entrés, ils ſe ſont emparés de lui, il le conduiſent à travers tout un Peuple —— j'ai vainement couru.... Durimel ſe laiſſait entrainer, ſans élever aucun cri, aucun gémiſſement. —— Comme s'il était coupable.

Mme. LUZERE, *aux pieds de St. Franc.*

Ah! Monſieur! —— Courez... Faites qu'on le déli-

vre. Votre autorité dans le Régiment, doit avoir un crédit sûr; embraſſez ſa cauſe. —— Si vous ſaviez!...

St. FRANC.

Je prendrai ſa défenſe, je vous le promets. Mais, de grace, achevez un aveu....

Mme. LUZERE.

Ah! —— (*à ſa fille.*) Ma fille! Hélas! Je frémis! —— Éloigne-toi, ma chère fille, laiſſe-nous un moment. —— Éloigne-toi —— écoute une Mere....

CLARY.

Vous vous cachez encore de moi!.... Ah! ſi cela continuë, il il faut que je meure.

(*Elle ſort, pénétrée de la plus vive inquiétude.*)

SCENE III.

St. FRANC, Mme. LUZERE.

Mme. LUZERE.

JE m'abandonne à vous, écoutez ſi j'ai lieu de frémir. —— Comment (*à elle-même.*) a-t'on pu découvrir ſon azile? (*à St. Franc.*) Ce jeune homme pour qui je vous implore eſt déſerteur de votre Régiment.

St. FRANC.

Serait-il poſſible?

Mme. LUZERE.

Il eſt perdu, ſi....

St. FRANC.

Vous m'avez percé le cœur.

Mme. LUZERE.

Puis-je compter ſur vous?

St. FRANC.

Ah! vous ne ſavez pas ce qui ſe paſſe dans mon ame —— Ah! Madame! ce cœur eſt plus déchiré que le vôtre.

Mme. LUZERE.

C'eſt l'humanité qui vous parle en ſa faveur.

St. FRANC.

Oui, ſans doute: mais... ne vous y trompez pas,

il s'y joint un ſentiment plus vif. —— Il n'eſt plus tems de vous le taire, mon fils eſt déſerteur auſſi.

Mme. LUZERE.

Que m'apprenez-vous ? —— Quel preſſentiment vient me ſaiſir ! Durimel eſt fils d'un Soldat. Le Languedoc eſt ſa patrie.

St. FRANC.

Le Languedoc ! —— Ah ! Dieu ! je vais... je vole à lui.

(*Il ſort précipitamment.*)

SCENE IV.

Mme. LUZERE, CLARY, *qui entre lorſque St. Franc ſort.*

Mme. LUZERE.

O Mon Dieu ! donnez-moi du courage.

CLARY.

Ah ! ma Mère ?.... Tout mon corps friſſonne. Je pleure malgré moi.

Mme. LUZERE.

Raſſurez-vous.

CLARY.

Que je me raſſure ! Et vous êtes auſſi pâle, auſſi tremblante que moi.

Mme. LUZERE.

Cruelle fille ! —— laiſſez-moi reſpirer : c'eſt vous qui m'effrayez.

CLARY.

Mais, dites-moi, d'où vient qu'on l'arrête ? que ſignifiaient ces mots entre-coupés, ces ſoupirs, cette triſteſſe profonde qui perçait à travers les expreſſions de ſon amour ? —— Il n'était plus le même... Croyez-vous en avoir impoſé à mon cœur ? —— Ce vieux Chevalier qui vous quitte, je l'ai vu ſortir le viſage altéré.

Mme. LUZERE.

Il a ſes peines.

CLARY.

Je meurs mille fois de ce ſilence cruel.

Mme. LUZERE.

Je vous le repéte, Clary : votre imagination, prompte à ſe forger des maux, fera le ſupplice de votre vie.

CLARY.

Hélas ! Vous voulez que je ſois tranquille, & vous diſſimulez avec moi ! —— Ne ſuis-je plus votre Clary ? —— Ah ! ma Mère ? Eſt-ce ainſi que notre himen ſe célébre ?

Mme. LUZERE.

Ton himen !

SCENE V.

Mme. LUZERE, CLARY, Mr. HOCTAU.

Mr. HOCTAU.

VOilà donc enfin la mine évantée. L'homme qui devait me faire ſauter en l'air, n'eſt pas à ſon aiſe à préſent. —— C'eſt très fâcheux pour vous, Meſdames ; mais n'ai-je pas toujours prédit que cet avanturier finirait mal ? Vous n'avez pas voulu écouter mes conſeil ; il n'eſt plus temps. Voyez le bel honneur que cela va vous faire !

Mme. LUZERE.

Sortez, Monſieur, laiſſez-nous libres ; nous ne ſommes pas en état de vous entendre.

Mr. HOCTAU.

Vous ſavez donc la fin de l'hiſtoire ? je me ſuis trouvé là, moi : à peine conduit à la premiére garde, un vieux Sergent l'a reconnu d'abord.

Mme. LUZERE.

(*à part.*)

Malheureuſe ! (*à Clary.*) Viens, ma fille, viens ma chère Clary ; fuyons cet homme dur, qui vient jouir du plaiſir de nous affliger.

CLARY.

Non : le ſupplice que j'endure eſt au-deſſus de tout ce qu'il poura m'aprendre.

Mme. LUZERE.

Eh bien ! Mon enfant arme-toi de courage. —— Ton amant infortuné . . .,

CLARY.

Eh bien ? . . .

Mr. HOCTAU.

Elle ignore que c'eſt un déſerteur ?

CLARY, *tombant dans les bras de ſa Mère.*

Déſerteur !

Mr HOCTAU.

C'eſt ce jeune Officier qui l'a décelé, Le Conſeil de Guerre s'aſſemble ; ſon procès eſt tout fait, dit-on, Pour demain, à la garde montante.

Mme. LUZERE.

Sortez de ma préſence, homme méchant & & vindicatif ; & n'y reparaiſſez jamais. Sortez vous-dis-je, & laiſſez-nous au malheur qui nous opprime.

(*Mr. Hoctau ſort.*)

SCENE VI.

Mme. LUZERE, CLARY.

CLARY.

LE voilà donc révélé ce terrible ſecret ! Quoi ? Durimel eſt arrêté comme déſerteur ? Il eſt au milieu des Soldats ! —— Il eſt peut-être condamné. —— Juges cruels, mes larmes ne pourront-elles vous fléchir ? —— Ah ! Courons le ſauver, ou mourir.

Mme. LUZERE.

Arrête, ma chére Clary, ~~recueillons nos forces. Commande-toi un inſtant —— j'attens le vieux Chevalier —— ma fille . . . Au nom de l'amour que j'ai pour toi. Eleve ton ame~~, & apprens à ſuporter les malheurs de la vie.

CLARY, (*en pleurs,*)

Je touchais au bonheur.

Mme. LUZERE.

C'eſt ainſi qu'il ſe joue des mortels.

CLARY, *(continuant de pleurer.)*

Durimel ! Durimel ! —— Quelles sont à présent tes pensées ? —— Je sens que ton cœur m'appelle —— comme tout est désert & lugubre autour de moi ! Ah ! Quel déses-poir affreux m'attend !

Mme. LUZERE : *(apparcevant Valcourt.*

Que vois-je ? Ah ! fuyons.

SCENE VII.

Mme. LUZERE, CLARY, VALCOURT.

VALCOURT.

Un moment, Madame : vous voyez ....

Mme. LUZERE.

Un monstre. Et nous maudissons l'heure où vous avez paru dans cette maison.

CLARY.

Quoi ? Vous avez été assez lâche, assez cruel pour vous rendre le délateur d'un infortuné que vous auriez dû protéger ? Et vous osez encore ....

VALCOURT, *(avec feu.)*

Moi délateur ! —— écoutez-moi, de grace ; mon cœur ne vous est pas connu, vous m'avez mal jugé —— j'ai peut-être pû y donner lieu par des légeretés indiscretes ; mais, dans une pareille affaire, toute frivolité cesse. —— J'en jure, par l'honneur, non : jamais mon cœur ne s'est senti si vivement touché, que lorsque je l'ai reconnu. J'en ai pleuré de pitié.

Mme. LUZERE.

Ce n'est pas vous qui l'avez fait arrêter ?

VALCOURT, *Noblement la premiere phrase, & avec feu tout le reste du couplet.*

Cessez une imputation odieuse ; je rougirais de la combattre. —— que la grace de tous ces infortunés, n'est-elle en mon pouvoir ! Aucun ne périrait —— mais, ne désesperez pas : le Colonel sous lequel il a servi est mon Père ; je vole à ses pieds, je les embrasse, je presse, je solicite sa grace, je l'obtiendrai —— plus de repos, plus de tran-

quilité pour mon cœur, que votre amant ne sait libre & que vous ne soyez unis. C'est en vous le rendant, que je me vengerai de vos soupçons. —— Vous verrez que la légéreté d'un Français n'est pas incompatible avec la sensibilité, & que l'étourderie n'exclut pas les vertus. Adieu, les momens sont cher, & je cours les employer.

(il sort sans écouter Madame Luzère.)

Mme. LUZERE.

Ah! Mr. Pardonnez....

SCENE VIII.

Mme. LUZERE, CLARY.

CLARY.

O Serons-nous espérer? Dites-moi, l'oserons-nous?

Mme. LUZERE.

Oui, ma chère fille; nous ne sommes pas encor certaines de notre malheur. Le Corps Généreux des Officiers sauve tous ceux qu'il peut sauver. —— Penses-tu qu'on ordonne, de sang-froid, la mort d'un homme?

CLARY.

Ah! ma Mère! On pleure... Et on condamne. —— Mais pourquoi ne courons-nous pas à Durimel? Il a besoin de nous.

Mme. LUZERE.

Allons au devant du vieux Chevalier. Tu connaitras son ame. —— Tes pas chancellent!...

CLARY.

Je me trouve faible. J'éprouve un serrement de cœur... Inexprimable.

Mme. LUZERE.

Viens, ma chère enfant, apuye-toi sur mon sein.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

St. FRANC, VALCOURT.

St. FRANC.

LAiſſe-moi, mon ami, laiſſe-moi.

VALCOURT.

Que je te laiſſe ! non : je ne te quitte pas. —— Comme dans un inſtant tous tes traits ſont changés ! —— je t'ai vû ſortir de la Salle du Conſeil, pâle & la mort dans les yeux, quelle impreſſion profonde & terrible ce malheureux a fait ſur ton ame ! —— tu ſais tout ce que j'ai tenté. —— Tu voudrais parler, & tu te tais ! —— ne ſuis-je plus ton ami ? —— Ah ! la pitié qui te parle en ſa faveur eſt ſans doute reſpectable, mais qu'elle n'aille pas te précipiter dans le tombeau, avec l'infortuné que tu ne peux ſauver.

St. FRANC.

Valcourt, ton amitié me fut toujours utile, & chère, ayes pitié du plus malheureux des hommes. —— J'adopte tous les infortunés, mais celui-ci... hélas ! je ne l'ai vû que trop tard —— vas trouver ton père ; tu ſais que ma voix l'endurcirait au lieu de le fléchir. —— Tâches d'obtenir un délai, —— nôtre Général n'eſt pas éloigné, ... peut-être .... Ah !... je ſerais le plus heureux des ..... vas, & laiſſe-moi.

VALCOURT.

Je te laiſſe pour ſervir ta généroſité, que je dois imiter —— mais promets-moi de ne la point porter à l'excès. Calme-toi digne & reſpectable ami.

St. FRANC.

Oui, mon cher Valcourt, je ſerai plus calme.

(*Valcourt embraſſe St. Franc & ſort.*)

SCENE II.

St. FRANC, *seul.*

IMpénétrable Providence ! tu veux rendre la fin de ma carrière triste & funeste. —— Helas ! il devait faire la consolation de ma vielleſſe —— ah ! quand ma main guidais ses premiers ans, j'étais loin de prévoir que cette même main devait un jour le conduire à la mort —— je l'ai vû languiſſant au berceau ; j'ai vû la trame de ses jours prête à se rompre : il était dans cet âge où la douleur n'arrive point jusqu'à l'ame, où, loin des horreurs du trépas, l'enfant meurt comme il s'endort, mes vœux ardens ont fatigué le Ciel : je l'implorais pour qu'il prolongeât sa vie —— je ne savais pas alors ce que je demandais. —— Ah ! coulez, mes larmes, coulez.

SCENE III.

St. FRANC, Mme. LUZERE.

St. FRANC.

EPargnez-moi, Madame, épargnez-moi, je l'ai vû... je l'ai reconnu. —— Oui, c'est mon fils.

Mme. LUZERE.

Durimel ! votre fils !

St. FRANC, *avec une douleur noble.*

Il n'est que trop vrais : je redoutais le coup, il n'as pas manqué. C'est contre moi que s'épuisent tous les traits du malheur. Je m'efforcerai de monter mon ame à un dégré aussi haut que celui de mes infortunes —— Dans un moment je vais connaitre ce qu'est mon fils, si son cœur est grand, il saura mourir. —— Le reste sera bien aisé ; je n'aurai plus qu'à le suivre.

Mme. LUZERE.

Mais vous êtes un de ses Juges, il est votre fils : ne peut-

on, en ſaveur de ce titre & des ſervice que vous avez rendus à la Patrie....

St. FRANC.

La Loi eſt inflexible & ne connait perſonne.

Mme. LUZERE.

Quoi ? votre ſang prodigué....

St. FRANC.

Je vous l'ai dit, Madame, le Colonel eſt mon ennemi, il eſt inéxorable. Si je diſais un mot, je ne ferais que hâter la mort de mon fils. —— Ce matin même, il a oſé m'accuſer, en plein Conſeil, de trop d'indulgence pour les déſerteurs, & j'ai porté la parole terrible de n'embraſſer la défenſe d'aucun. —— Je ne ſavais pas qu'elle dût retomber ſur la tête qui m'eſt la plus chère.

Mme. LUZERE.

Que tardez-vous? allez trouver les anciens compagnons de vos exploits, écriez-vous devant eux; „ C'eſt mon fils que vous allez mettre à mort „ —— Alors leurs cœurs attendris....

St. FRANC.

Je ne le ſauverais pas. Sa mort eſt ſignée depuis ſept ans; & l'Arrêt eſt irrévocable. J'ai vû preſque toutes les voix paſſer à la condamnation —— ah ! ſi ſa grace était poſſible, penſez-vous que je balancerais un inſtant ? —— Si j'obtenais un délai peut-être.... mais non : dans ces momens terribles, accompagner ſes pas, m'attacher à lui eſt la ſeule conſolation qui me reſte.

Mme. LUZERE.

Et vous vous êtes dérobé à ſa vuë ? & ſes regards ne ſe ſont point fixés ſur un Père !...

St. FRANC.

Il n'était pas temps —— dans mon malheur j'ai pourtant gouté quelque joye, mon cœur a été ſatisfait de ſon courage, j'ai reconnu mon ſang. Il n'a affecté ni une contenance hardie, ni une contenance abatuë; il ne s'eſt point humilié devant ſes Juges pour mandier la vie. Il a répondu aux interrogations ſans fierté comme ſans faibleſſe; tranquille, & pouſſant quelques ſoupirs par intervale. —— Mes yeux que je détournais retombaient, ſans ceſſe, ſur les ſiens : Cependant, j'ai conſervé toute ma fermeté, &

j'ai la conſtance de diſputer pour lui un trépas qui ne fût point infamant.

Mme. LUZERE.

Comment avez-vous pû dompter ce mouvement de la nature ?

St. FRANC.

Il faudrait être moi pour le ſavoir ; mais cet effort était indiſpenſable —— l'unique ſoulagement à mes maux, c'eſt d'avoir obtenu une faveur, que je n'ai démandé qu'en tremblant, & qui m'eſt bien précieuſe : C'eſt que votre Logis lui ſerve de priſon juſqu'au moment où ſon arrêt doit être exécuté, j'ai répondu de ſa perſonne. —— Il n'y a que vous, Madame, qui ſachiez un ſecret que je voudrais encor renfermer dans mon ſein ; & vous l'euſſiez toujours ignoré ſans le bien que vous m'avez dit de lui, j'aurais fait plus : ſi j'euſſe trouvé mon fils indigne de moi il ne m'aurait jamais connu ; mais ce cœur paternel vole audevant de lui, il me tarde de l'embraſſer, de l'inonder de mes larmes, de le preſſer contre mon ſein.

Mme. LUZERE.

Dieu ! Je le reverrai !

St. FRANC.

Je meurs d'impatience, & je frémis du moment. —— Madame, j'aurai beſoin d'être ſeul avec lui. Je crois entendre ....

Mme. LUZERE.

Ses regards vont me chercher, & ne me trouvant pas...

St. FRANC.

Laiſſez-moi, je ſuis jaloux de poſſéder ſes derniers momens, il me les dois. (*Madame Luzère ſort.*)

SCENE IV.

St. FRANC, *ſeul.*

JE ne me trompe pas, on vient. —— O mon Dieu ! Laiſſe-moi vivre encor une heure, & je t'abandonne le reſte de ma vie. —— Ciel ! le voici.

SCENE V.

St. FRANC, DURIMEL, SOLDATS.

DURIMEL, *au milieu des Soldats.*

AH ! Clary, où es-tu ?

St. Franc fait ſigne aux Soldats de ſe retirer : il ſont cenſés reſter à la porte de la maiſon.

DURIMEL, *allant à St. Franc.*

Monſieur, c'eſt à vous que je dois la liberté de revoir ces lieux... Qui me ſont ſi chers —— à ce bienfait daignez en ajouter un autre —— de tous mes Juges, vous m'avez paru le plus attendri ſur mes malheurs... Ils ſont grands. —— Vous me voyez pleurer ; mais ce n'eſt pas ſur moi que je répans des larmes —— *(à part)* ô mon Père, mon Père ! Que vas-tu devenir, ſi jamais la fin de ma triſte deſtinée parvienr juſqu'à toi ? *(il tire une Lettre de ſon ſein.)* Puiſſe cette Lettre te conſoler, en t'aprenant que je n'ai pas oublié tes leçons, & que, juſqu'au dernier ſoupir, j'ai toujours eu devant les yeux, Dieu, la vertu & l'honneur. *(à St. Franc.)* Monſieur, il n'y a que le nom & la Compagnie, qui pourront vous aider à la faire parvenir à ſon adreſſe. Mon Père eſt un ſoldat, dont le Régiment a paſſé les Mers ; ce Régiment ayant beaucoup ſouffert, a été incorporé dans un autre, dont j'ignore le nom. Je vous en conjure, ne négligez pas vos recherches, je mourrai content ſi vous me le promettez.

St. FRANC, *(après un ſilence.)*

Donnez.

St. Franc prend la Lettre, rompt le cachet, & la parcourt. Cette action porte Durimel à le fixer ; St. Franc ouvre ſes bras tremblans, & s'écrie, avec l'âme d'un Père :

Mon pauvre Charles !

DURIMEL.

Dieu !

St. FRANC.

Embraſſe ton Père.

St. Franc s'appuye sur l'épaule de son fils, ils demeurent embrassés. Durimel met un genoux en terre, se saisit d'une main de son Père, qu'il baise avec une tendresse respectueuse.

DURIMEL, *avec joye.*

Mon Père ! Dans quel état !... Grace au Ciel, c'est vous —— quel heureux moment !

St. FRANC, *le relevant avec tristesse.*

Oublies-tu le moment qui doit le suivre ?

DURIMEL, (*avec la plus grande reflexion.*)

Oui, je l'oublie. —— Je voulais vous voir avant de mourir, & je bénis la faveur du Ciel qui me permet, à ce prix, d'embrasser vos génoux.

St. FRANC.

Mon cher fils. —— Tu te sens donc la force de te soumetrre à cette main invisible ? ... Dis, conserveras-tu ce courage jusqu'au dernier moment ?

DURIMEL.

J'y suis résolu, quoique mon cœur ait à regretter, & si quelque trouble vient l'affaiblir, ô mon Père ! c'est de vous que j'attens un regard qui me rende toute ma fermeté.

St. FRANC.

Ton Père malheureux n'a plus que ce triste bienfait en son pouvoir : je ne te quitte plus. T'affermir, t'encourager est un droit trop précieux pour le céder à personne. —— Emploi cher & terrible, j'espère te remplîr.

DURIMEL.

Vous y serez, mon Père !

St. FRANC.

Ignores-tu que c'est moi qui donne le signal ? Tout déserteur a trouvé en moi un Père, je croïais te voir dans chacun d'eux : & je t'abandonnerais ! & je perdrais le fruit du plus cruel apprentissage ! —— Non : qu'il m'en coute ta vie —— ton ame ne s'envolera sous l'œil d'un Père que pour se réfugier dans le sein d'un Dieu. C'est le Père commun des hommes, mon Fils, & toute ma tendresse Pâternelle n'est qu'une faible image de la sienne.

DURIMEL.

Ah ! ce Dieu, dont j'adore la bonté, fait que j'ai plus

d'une victoire à remporter — je vous retrouve, mon Père; à peine ai-je le temps de vous baigner de mes larmes, qu'une voix impitoyable m'appelle sur le lieu où ma fosse est déjà creusée.

St. FRANC.

N'outre pas tes regrets: un moment plus tard tu mourais loin de moi, & je vivais désespéré. Va, bénissons le Ciel; je sens toutes tes douleurs, mais c'est ensemble qu'il nous faut aprendre à les surmonter.

DURIMEL.

Il faut donc mourir! .... mais ce crime ....

St. FRANC, *s'échauffant, par dégrés.*

La Loi est générale, & la plainte inutile — si tu étais tombé sur le champ de bataille, tu serais mort sans regret — mon fils, tu peux mourir, en Héros. Songes que ta mort sera plus utile que ta vie. Ta mort retiendra sous les Drapeaux de la Patrie, mille jeunes imprudens qui les auraient abandonnés pour se trouver ensuite aussi malheureux que toi. En tombant, tu préviens leur perte, tu raffermis les colomnes de l'Etat. — Embrasse cette idée digne d'un Citoyen, dis à toi-même „ Si j'ai trahi „ la loi de mon pays, il n'aura rien à me reprocher. La „ réparation aura été plus éclatante que la faute même.

DURIMEL.

Je rapellerai mon courage qui chancelle. Mais qu'il est affreux de quitter la vie aux portes de la félicité! Lorsqu'un Père, une Amante .... Le sentiment l'emporte, & je ne suis qu'un faible mortel.

St. FRANC.

Ce cœur Paternel, souffre en prononçant ces mots: mais quand les calamités de l'homme sont montées à leur comble, que tout échape à ses mains, qu'il se trouve seul sur le bord d'un abime inconnu, (*il prend Durimel par la main.*) Mon fils, connais-tu l'être qui console & qui se plait à consoler le malheureux qui l'implore?

DURIMEL.

Dieu, mon Père.

St. FRANC, *avec une noble chaleur.*

Sa présence nous environne, il entend, il recueille nos soupirs — quand tu es sous son regard, connaitra-tu le

désespoir ? Et où peux tu tomber si ce n'est dans son sein ? Que gagnerait ton ame à s'irriter ? En te montrant rebelle, tu te rendrais encor plus malheureux. — Si tu as toujours été homme de bien, léve ce front abattu ; ayes la confiance d'un fils, & non la terreur d'un esclave. C'est au vil incrédule à trembler ; mais toi, qui vois au de-là de cette vie, tens les bras au Père universel.

DURIMEL.

Ah ! mon Pere ? Que cette idée Auguste est consolante pour mon cœur ! —— Allons, demain je saurai ce que c'est de mourir.

St. FRANC.

Je resterai seul. Qui de nous sera le plus infortuné ?

DURIMEL.

Vivez pour les malheureux ! Pour leur servir de Pere.

SCENE VI.

St. FRANC, DURIMEL, VALCOURT.

VALCOURT.

ÉCoute-moi, St. Franc j'espérais en mon Pére, je croïais pouvoir fléchir sa rigueur, obtenir du moins un délai, mais il est inflexible, il a rebuté mes prières. —— Major nous pouvons le sauver, il ne tient qu'à toi d'y consentir.

St FRANC.

Le sauver ! & comment ?

VALCOURT.

Ayes le courage de te prêter à mon projet. La garde est devant cette maison ; mais au bout du sentier qui mêne à une porte de derrière, dèux de mes gens affidés sont prêts avec ma Chaise de Poste. Ils sont instruits de ce qu'ils doivent faire ——

(*Il présente un papier.*)

Cette sauve-garde servira en mon nom de Passe-port —— Choisis la route qu'il doit tenir.

St. FRANC.

O Ciel ! que m'as-tu dit ? —— Cruel ! que m'offres-tu ?..... Est-ce là ?... tu peux risquer ?....

VALCOURT.

Ne me parles pas des risques que je cours. —— Je veux accomplir ce projet, tout hardi qu'il te parait.

St. FRANC, *pénétré.*

Tu me déchires l'ame. —— Eh qui peut t'inspirer une pitié si courageuse ?

VALCOURT.

Mon honneur. —— On m'a accusé d'être son délateur, je me dois à moi-même de le sauver.

St. FRANC, *le serrant dans se bras.*

Mon ami, mon cher ami ! —— Tu ignores de quels traits tu viens de me fraper. J'admire ton ame —— va, je n'oublierai jamais ce moment.

VALCOURT.

Eh bien, profites-en : agis, si tu l'aimes. Mes armes, ce Passe-port, ma livrée, tout lui assure une retraite prompte & facile, que délibéres-tu ?

St. FRANC.

Ah ! que de coups dans un jour —— Tu connaîtras ce cœur & quel sacrifice il fait faire —— il s'agit ici plus que de ma vie..... Ta Chaise t'attend, dis-tu ? —— Laisses - nous - en décider.

VALCOURT.

Que dis-tu ? Est-ce dans une pareille circonstance qu'il faut peser ce qu'on doit faire ? —— Crois-moi, les momens sont précieux.

(*Il remet à St. Franc le Passe-port & une bourse.*)

Tiens, prens.

(*à Durimel.*)

Et point d'adieux.

DURIMEL.

Arrêtez, homme généreux. Tout ce que je pourais répondre est trop au-dessous de ce que je sens. —— Mais je vous dois une entière confiance. —— Je suis ici sur la parole d'honneur de votre ami, dois-je l'engager à y manquer ? Soyez mon Juge —— il est mon Père.

VALCOURT, *(avec la plus grande ſurpriſe.)*
Ton Père ! —— Ah Dieu !

Après un moment de reflexion, il prend un parti décidé, & part avec la plus grande vivacité, ſans dire une parole.

SCENE VII.

St. FRANC, DURIMEL.

St. FRANC, *ſerrant ſon fils contre ſon ſein.*

AH ! mon fils ! combien ta généroſité me rend ta mort douloureuſe !

SCENE VIII.

St. FRANC, CLARY, DURIMEL, Mme. LUZERE.

CLARY, *ſe dérobant à ſa Mère.*

LAiſſez-moi aller à lui. Je ne l'ai pas vu depuis qu'il eſt malheureux.

DURIMEL.

C'eſt-elle ! ô mon cœur, affermis-toi.

St. FRANC, *arrêtant Clary.*

Ma chère fille, ménagez, menagez notre faibleſſe —— il a beſoin de tout ſon courage.

CLARY, *à Durimel qui ſe détourne.*

Tourne-donc les yeux ſur moi, Durimel.

DURIMEL, *ſe précipitant dans ſes bras,*

Clary, ô ma chère Clary !

CLARY, *après un moment de ſilence.*

Quel regard au milieu de tes larmes ! —— Que veut-il me dire ? —— je pers la voix.... Le Ciel te rend-t-il à moi ?

DURIMEL.

Va, béni sa bonté ? ce jour n'apartient pas tout entier au malheur.

CLARY.

Ah ! Durimel ! ... Ta grace .... Est-elle accordée ?

DURIMEL.

Oui .... La plus grande que je pouvais obtenir du Ciel —— j'ai retrouvé mon Père, le voici —— précipite toi dans ses bras.

CLARY, *s'y jettant.*

Vous son Père !

St. FRANC.

La reçoit, lui rend ses embrassemens, & se détourne pour lui cacher ses larmes, & dire à part.

Titre précieux qui va bientôt s'effacer.

CLARY.

Vous êtes son Père ? Ah ! vous serez le mien : mon cœur vous a nommé. Vous le défendrez, vous le sauverez —— je meurs s'il périt. —— Mais qu'ai-je à vous dire pour lui ? La nature a parlé dans votre ame —— qu'il va m'être doux de vous honorer, de vous chérir, sous le double titre de Père & de libérateur de mon Epoux —— Vous vous taisez !

St. FRANC, *pénétré.*

Chère enfant !

CLARY.

Hélas ! si je vous suis chère, assurez-moi qu'il ne périra point. —— Et pourquoi faut-il donc qu'il meure ?

DURIMEL.

Que mes Juges s'appaisent ou deviennent inflexibles, ma tête est dévouée au malheur, & je ne puis plus aspirer à votre main ; c'est à moi à vous épargner ces déchirantes allarmes. Séparez votre sort du mien —— un homme plus heureux remplira la brillante carrière que je n'ai pû qu'entrevoir. —— Ah ! je sens qu'il est des pertes plus sensibles que celle de la vie.

CLARY.

O paroles cruelles ! —— Et c'est toi qui m'accables ainsi... Non, tu ne le crois pas —— ai-je besoin de te le dire ? Non : ce cœur n'apartiendra jamais à un autre. Parle-moi

plutôt de subir la mort ensemble ? mais garde-toi de penser que Clary puisse renoncer à toi. Je ne dois plus cacher l'excès de mon amour, ton infortune m'en fait un devoir sacré.

DURIMEL, *transporté.*

O mon Père, mon Père ! Comme elle m'aurait aimé !

(*Il se jette aux pieds de Clary.*)

Mme. LUZERE, *les séparant avec tendresse.*

Arrêtez, mes enfants : mon cœur se brise entre vous deux — dans ces momens affreux, vos transports sont de nouveaux traits que vous enfoncez dans nos ames. Tristes victimes d'un amour malheureux, attendez ce que le Ciel doit décider de vous ; & respectez deux cœurs que vous déchirez.

DURIMEL.

Madame, je saurai vaincre la mort, la recevoir d'un œil tranquile ; mais ce cœur ne peut renoncer aux charmes qui lui étaient offert : Toutes les puissances de la terre & du Ciel ne peuvent même l'affaiblir. —— Que cette chaine de jours fortunés vienne à se rompre, un d'eux, du moins, peut m'appartenir. —— Vous m'aimez ? J'ose vous en demander la preuve. —— Qu'importe ce que le jour de demain peut amener de sinistre ? Je peux mourir en portant le nom de son Epoux.

(*à Mme. Luzere.*)

Ce nom heureux m'était destiné —— ah ! je vous crois trop généreuse pour changer comme le sort.

Mme. LUZERE, *se couvrant le visage.*

Ah cruel !

DURIMEL, *à son Père.*

Vous aurez une fille si vous perdez un fils ; elle vous tiendra lieu de moi. —— Sur les bords de la tombe j'embrasserai le bonheur un seul instant, & j'aurai assez vécu.

CLARY, *dans le plus grand transport de la passion.*

O ma Mère ! je l'aime de toutes les forces de mon ame : J'unirais ses destinés aux miennes, quand l'Univers ordonnerait son opprobre. —— Donnez-lui ma main ; c'est le Ciel qui l'éclaire & qui l'inspire dans ce deissein. Cette main lui fut promise... Il a de nouveaux droits sur elle, il est malheureux —— le Ciel aura pitié de ces nœuds formés

formés ſous ſes regards ; les barbares les reſpecteront, malgré eux, & n'oſeront les briſer ſans frémir —— oui ; nous ſerons unis, cher Durimel, & malheur à qui oſera nous ſéparer.

DURIMEL, *au comble de la joye.*

Eh je ne ſuis pas heureux ! .... & je me plaindrais encor ! —— O mort, tu peux fraper ; j'ai connu l'amitié, l'amour & la nature.

St. FRANC, *à Mme. Luzère.*

Madame, on peut accomplir cet himen. Le Ciel ne défend pas l'eſpérance : c'eſt le tréſor des infortunés —— qui ſerait aſſez cruel pour le leur ravir ?

CLARY, *à St. Franc.*

Ah ! qu'il m'eſt doux de vous nommer mon Père !

St. FRANC.

Mais ... O ma fille ! en devenant ſon épouſe, ce lien que vous allez former vous impoſe un devoir ... ~~C'eſt de reſpecter la paix de ſon ame ; c'eſt de défendre l'abatement à votre cœur ; c'eſt d'imiter ſon courage & ſa conſtance ;~~ c'eſt de vous ſoumettre aux arrêts du Ciel. Me le promettez-vous ? à ce prix ſeul ...

CLARY.

En lui donnant ma main, n'ai je pas tout promis ? Tendreſſe, obéiſſance ...

St. FRANC.

C'eſt aſſez : (*à Mme. Luzère.*) Madame, que tout ſoit prêt : (*il les ſerres entre ſes bras.*) O mes enfans ! laiſſez-le, cher Clary —— mon fils recevra le titre ſacré d'époux. —— J'ai beſoin d'être ſeul avec lui. Laiſſez-nous —— les minutes ſont des années.

CLARY.

Hélas ! Je ne le ſais que trop, mon père : & je vous les ſacrifie.

(*Elle donne la main à Durimel.*)

Ah !

(*Elle ſort avec ſa mère.*)

SCENE IX.

St. FRANC, DURIMEL.

St. FRANC, *après un ſilence.*

NOus ſommes ſeuls. —— Écoute-moi mon fils ; —— tu touches au dernier terme de leſpérence qui apartient à la terre, & tu ſemble y voir encor le bonheur attaché : tu vas paraitre devant Dieu. Quel ſacrifice lui a-tu fait ? Cet inſtant eſt peut-être le ſeul dont tu puiſſe diſpoſer, & tu oſe le donner à tout autre qu'à lui !

DURIMEL.

Mon Père, ce Dieu, que j'adore, pourrait-il s'offenſer d'un lien pur, formé ſous ſon nom ? Clary & moi nous le bénirons enſemble, de nous avoir permis d'être unis, comme frères, avant une ſéparation éternelle.

St. FRANC, *le prenant par la main & lui liſant dans les yeux.*

Mais s'il fallait mourir à l'heure même, ſans lui parler, ſans la voir ; ſi la voix redoutable t'appellait pour ſubir ton arrêt, —— dis —— ton courage ne fléchirait-il pas ? Marcherais-tu en chériſſant ton Père. en adorant le Ciel ?

DURIMEL.

Cette loi me ſerait dure, je l'avoûrai : mais s'il fallait obéir.... Si votre bouche l'ordonnait.... Si tel était mon ſort...,.

St. FRANC.

Eh bien ?

DURIMEL.

On me verrait gémir ; mais me ſoumettre, à l'arrêt le plus cruel.

St. FRANC.

Tu viens de le prononcer, & j'en crois ta promeſſe—— il faut me ſuivre, mon fils —— échapons nous ſans bruit de cette maiſon, évitons l'inutile déſeſpoir de ces femmes,

que j'ai eloignées, & qui rendraient ta mort plus amère & plus douloureuse. Tu mourras, sans avoir à souffrir de leurs derniers adieu —— marchons.

(il fait quelques pas pour sortir.)

DURIMEL.

O Ciel! mon cœur est brisé.

St. FRANC, *se retournant.*

Me suis-tu?

DURIMEL.

Un instant, mon Pére, un instant.

St. FRANC.

Tu hésites? ton courage faiblit? —— Ce que tu viens de promettre était trop au-dessus de toi.

DURIMEL.

Oui, sans doute; —— Mais je ne succomberai point. O Clary; ô? Mon Père! Puisqu'il le faut, allons. —— Saisissez-vous de ces mains tremblantes.... Arrachez-moi de ces lieux.... Oui, je la veux remporter cette terrible victoire.

(Il avance du côté de la porte.)

St. FRANC, *Arrêtant son fils.*

C'en est assez, mon fils, demeure.... Le Maître qui veille sur toi n'en demande pas davantage: le sacrifice est fait —— tu as encore douze heures à toi. —— tu reverras Clary, ~~ta main sera unie à la sienne: mais songe qu'en ces moments terrible, le nom d'époux n'est qu'un titre, qui doit te la rendre encor plus respectable.~~

DURIMEL.

~~Il semble à mon cœur, que vous lui redonniez la vie~~ —— je la verrai.... Je n'ai plus à me plaindre. (*avec fermeté.*) Dès que ces instans seronr écoulés, vous pouvez reparaitre, sans crainte: vous me trouverez prêt à suivre. Je me regarde déjà comme entourré de l'appareil militaire, & votre fils, sans pâlir....

St. FRANC.

N'achêves-pas : je vois que nos ames s'entendent ; je lis dans tes regards, la fermeté de la tienne.... Allons mon fils, jouis de la félicité pure qui peut encor t'apartenir, & ne parlons de l'heure funeste qu'au moment quelle doit sonner.

(Ils sortent, en se tenant embrassés.)

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Le jour commence à paraitre : on voit deux flambeaux, posés sur une table ; les bougies sont presque consumées ; Clary est endormie sur un Fauteuil, entre les bras de sa Mère, qui a veillé toute la nuit près de sa fille, & qui semble abimée dans sa douleur. Durimel est assis auprès de Clary ; il lui tient la main ; il a les yeux fixés sur elle. Il exprime par quelques regards, & par quelques soupirs l'état de son ame : il prononce même quelques mots mal articulés. Il abandonne la main de Clary, se leve, s'éloigne d'elle & la contemple à diverses reprises.

Mme. LUZERE, CLARY, DURIMEL.

DURIMEL.

SEs yeux appesantis & fatigués de pleurs, cédent enfin au sommeil. —— Repose, innocente épouse, endors tes maux —— que je crains son réveil ! qu'il sera douloureux ! —— Si je pouvais m'échaper.. J'ai entendu passer les Compagnies —— quoi déjà ! —— Comme les heures se sont rapidement écoulées ! —— Le temps semble se hâter —— mon

Père va paraître —— chère Clary... Hélas! nous n'avons plus qu'à nous séparer —— il faut nous sauver à tous deux, un trop cruel adieu.

Il fait un mouvement pour s'éloigner, il regarde encor Clary, puis se faisant un effort violent, il met ses deux mains sur ses yeux, & va du côté de la porte.

CLARY, *en songe.*

Durimel! Durimel!

DURIMEL, (*Saisi d'un frémissement revient sur ses pas, retourne à Clary, & dit, à voix basse.*

Elle s'égare dans un songe trompeur. —— Ses lévres me sourient.... —— Il faut la quitté. Ah! ai-je assez souffert? —— Mon Dieu, pardonne ce murmure; je touche au moment où l'ame la plus ferme s'ébranle —— Soutiens-moi, Dieu puissant.

(*Après un silence.*)

~~Sentimens délicieux, avec lesquels simpatise mon être, amour, amitié, charme inconcevable, c'est vous que je regrette.~~

(*Clary pousse quelque accens, sans suite.*)

Comme elle parait agitée!

CLARY, *toujours en songe.*

Vous êtes son Roi,.., Vous êtes un Dieu, maitre de sa vie.... Mon époux.... Sa grace.... Que je l'obtienne.... Ou je meurs.

Elle jette un cri & s'éveille, Durimel se jette à ses genoux & tient embrassés.

Mme. LUZERE.

Ma fille!

DURIMEL.

Trop tendre Epouse!

CLARY, *revenant à elle.*

Ou suis-je? Ah! malheureuse! ce n'est qu'un songe. —— Je croyais être aux genoux de ton Roi, que tu m'as

dit si aimé, si bienfaisant, j'implorais ta grace.... Je l'avais obtenuë. —— Durimel, non je ne le puis croire, tu ne mourras point. —— Ce présage heureux....

Mme. LUZERE.

Ah Dieu! pourais-je soutenir?....

DURIMEL, *tenant la main de Clary.*

Clary... Je ne peux lui parler. Ah! malheureux!..

CLARY.

Non tu ne périras point. (*Elle se lêve.*) Dieu ne voudra pas que tu meures. —— Non —— tu vivras pour moi.

DURIMEL.

Clary, ménage ton espoir & tes pleurs. —— Je crains moins de mourir, j'ai connu ton ame. —— N'augmente point nos peines. Ecoute; mon Père va paraitre, je dois me présenter avec lui devant mes Juges; mais avant, nos entretiens doivent être secrets. —— Laisse moi l'attendre seul. —— Ah! Clary, retiens donc ces larmes qui me déchirent le cœur.

CLARY.

Eh puis-je commander à mes larmes de ne point couler? La vie de l'un, n'est-elle pas celle de l'autre?

(*St. Franc entrouvre la porte & se retire aussitôt.*)

DURIMEL, *qui a apperçu son Père.*

Madame!... Ah! ma Mère! séparez-nous.

CLARY.

Que je te quitte, cruel!

DURIMEL, *s'arrachant de ses bras.*

Au nom de l'Amour, laisse-moi seul, dérobez-vous toutes deux.... Medame, emmenez-là..

CLARY.

Je te laisse; il le faut —— mais avant, dis-moi, es-tu? —— Répons.... ne me trompes pas.

DURIMEL.

Et quel est le malheureux qui n'a plus d'espoir? Ce

cœur le nourrit encore. — Va, le Ciel peut être appaisé.

Mme. LUZERE.

Mon enfant, viens l'implorer; il n'eſt pas inexorable.

CLARY, *veut parler, ſe retient, &, cédant à ſa Mère, dit en s'en allant.*

Ma Mère.... Ah! comme je vais l'invoquer.

SCENE II.

DURIMEL, *ſeul.*

JE tremblais qu'elles ne reſtaſſent.... Il me ſemble avoir entrevû mon Pere, qui s'eſt arrêté ſur le point d'entrer.— Allons, mon ame affermis-toi. Voici le moment. — Ce qu'elles ont vû de moi, n'eſt plus qu'une ombre qui va s'effacer. *(St. Franc entre.)* Je ne me ſuis pas trompé.

SCENE III.

St. FRANC, DURIMEL.

St. FRANC.

J'Attendais leur départ — donne-moi ta main — bon: elle ne tremble point. — Tu ſais que je te viens chercher.

DURIMEL.

Je vous attendais plutôt — ſont-ils prêts? — Ne manque-t'il plus que moi?

St. FRANC.

Le Régiment eſt ſur la place; & le détachement eſt là pour t'y conduire.

DURIMEL.

Mon Père, épargnez-vous ce ſpectacle affreux. Mon cœur tremble pour le vôtre.

St. FRANC.

Ne ſonge pas à moi. — L'extrême malheur enfante, l'extrême courage,

DURIMEL.

Cette fermeté dont ſe pare votre cœur, eſt une vertu bien terrible.

St. FRANC.

Et néceſſaire à tous deux.

DURIMEL.

Le trépas ne ſera pour moi qu'un inſtant. C'eſt vous qui ſoufrirez, & longtems. — Allons — il faut paraître devant ce Dieu, dont la clémence embraſſe dans ſon ſein toutes les Créatures. — Vous qui m'êtes tout, après lui, béniſſez-moi, & que le Ciel ratifie le Pardon qu'un Père va me donner en ſon nom.

(*Il met un genouil à terre.*)

St. FRANC.

Je te bénis, mon fils ; que Dieu t'ouvre ſon ſein, comme ces bras te ſont ouverts.

(*Il le preſſe contre ſon cœur.*)

DURIMEL, *après s'être relevé.*

Ce cœur ſe ſent plus aſſuré, plus fort. Allons, mon Père, partons.

(*Il marche vers la portt.*)

St. FRANC.

Arrête, mon fils, arrête. — Honneur!.... Cruël honneur! quoi? je te laiſſe périr, & je peux te ſauver! — Voilà le Paſſe-port, le gens de Valcourr attendent encor nos ordres....

DURIMEL.

Ah! mon Père! Que dites-vous?

St.

St. FRANC.

Ignores-tu Combien ta vie m'eſt chère ?

DURIMEL.

Ignorez-vous combien votre honneur m'eſt précieux ?

St. FRANC.

Ah ! la nature me crie....

DURIMEL.

Impoſez-lui ſilence —— N'eſt-ce pas ſous la foi promiſe, ſous le ſceau des ſermens que ma perſonne vous a été confiée ?

St. FRANC.

Oui.

DURIMEL.

Le ſacrifice de l'honneur n'eſt pas en notre pouvoir.— Il falloit vous recuſer, ou vous devez achever.

St. FRANC.

Ah ! mon Fils ! je ſuis un homme faible : mais je veux l'être. Mon cœur me l'ordonne : je n'écoute plus d'autres loix. —— Viens, & ſauve-toi.

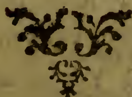
DURIMEL.

Mon Père, vous avez donné votre parole ; c'eſt moi qui me charge du ſoin de la dégager. —— Je ſouffrirai la mort, & non pas votre opprobre. —— Allons.

St. FRANC.

Mon digne fils !

(*Ils remontent le théâtre.*)



SCENE IV.

St. FRANC, DURIMEL, Mme. LUZERE. CLARY.

CLARY, *avec force.*

OU allez-vous ? —— Où le conduiſez-vous ? Penſez-vous me tromper encore ? —— Ne ſais-je pas le ſort qui l'attend ? J'ai ranimé mes forces, je revole ici pour le défendre. (*à Durimel.*) Tu voudrais m'échaper pour courir à la mort. —— Eſt c'eſt vous, vous, ſon Père, qui l'y conduiſez !

DURIMEL.

Chère Clary, laiſſe, laiſſe, ni lui, ni tes pleurs, ni mes regrets... Il faut ſe ſéparer.

CLARY, *ſe jettant dans ſes bras.*

Nous ſéparer! Ah! cruel ? —— Voudront-ils t'arracher de mes bras ! L'oſeront-ils ? Non : mon déſeſpoir touchera leurs cœurs ; j'attendrirai leurs ames féroces —— tremblez vous qui oſez diſpoſer de ſa vie, tremblez d'outrager l'amour & la nature ! Mes cris vous pourſuivront, mes cris accuſeront votre inſenſibilité, vous frémirez de honte ou de pitié.

DURIMEL, *éperdu.*

Ah Dieu ! chère Clary ! Mon Père ——

St. FRANC.

Ma fille ! eſt-ce là ce que vous m'aviez promis ?

CLARY, *au déſeſpoir.*

Si mon époux périt, que m'importe le reſte du monde ? Vous ne me ferez jamais réſoudre à ce ſacrifice affreux. —— Tant de conſtance ne m'appartient pas : ma faibleſſe eſt ma ſeule vertu. —— Où trouvez-vous donc ce

courage qui m'épouvante ? Ne l'aimez-vous pas aussi tendrement que moi ?

St. FRANC.

Ma fille, me prépares-tu un nouveau genre de tourment ? —— Tu ne peux m'entendre. —— Ne suis-je plus son Père ? Eh ! qui peut veiller sur lui avec tant d'amour ? —— Ma fille, commande à tes douleurs.

DURIMEL.

Chère épouse ! Tu portes le poignard dans les blessures d'un Père qui nous aime.

CLARY, *à St. Franc.*

Pardonnez au désordre de mes paroles, je ne me connais plus .... Mes transports s'adressent au Ciel, comme à vous .... Mais quel papier dans vos mains ? —— Si c'était sa grace !

St. FRANC, *cachant son trouble.*

Peut-être, ma fille, peut-être. —— Mais quoique le Ciel en décide, laisse-nous. X.

La prenant par la main, & la conduisant sur le bord du Théâtre.

Ma fille, ma chère fille ! Mes larmes, mes dernières larmes, couleront-elles en vain X Écoute un vieillard ; laisse-lui remplir les devoirs les plus sacrés. Ils lui sont imposés par la nature ; par l'honneur —— ce moment doit être celui de leur triomphe —— demeures, je te rejoins ici.

CLARY.

Avec lui, mon Père ?

DURIMEL, *s'éloignant.*

Adieu Clary.

CLARY, *se retourne & jette un cri.*

Il m'échape ! —— Laissez-moi, laissez-moi le voir encore un moment : laissez-moi mourir à ses côtés —— je ne le reverrai plus. —— Malheureuse ! —— Durimel ! —— Durimel !

St. FRANC, *à Mme Luzère qui entre.*

Madame, par toute l'autorité que vous avez ſur elle, arrêtez ſes pas.

CLARY, *tombant entre les bras de ſa Mère.*

Je me meurs.

St. FRANC, *s'arrêtant un moment auprès de la porte.*

Hélas ! mon fils ! —— De quel côté allons-nous ſortir ?

DURIMEL, *prenant la main de ſon Père.*

Venez, mon Père, je vous montrerai le chemin, & rien ne pourra m'en détourner.

SCENE V.

CLARY, Mme. LUZERE.

CLARY.

ET vous, ma Mere, vous êtes auſſi leur complice ! —— Où va-t'il mon époux ? Quoi ? Son Père ... Non il n'eſt pas poſſible —— où va-t'il ? Répondez-moi.

Mme. LUZERE, *dans une douleur profonde.*

O ma chère Clary ! Epargne-moi ; eſt-ce moi que tu forces à te conſoler ? Ah ! mon cœur a trop de ſes maux ; & je reſſens tes douleurs & les miennes. Ménage une Mère & tremble de la fraper.

CLARY.

Hélas ! qui prendra donc pitié de mes tourmens ? Ils ſont inexprimables. Ma Mère ne m'entend plus, ne me conſole plus. Tout s'obſcurcit autour de moi — Ah ! ſecourez-moi.... Je crois que je meurs auſſi.

(*elle s'évanouit.*)

Le bruit éloigné du tambour, l'a fait treſſaillir avec force, elle ſe releve précipitament.

Dieu ! qu'entens-je ? Quel ſon frape mon oreille ? — Ma Mère, entendez-vous ce bruit formidable ? . . . Seroit-ce ? . . . Ah ! ____ (*rapidement.*)

La place s'aperçoit d'ici, j'y vole. Je percerai les rangs, il me verra, il entendra mes cris . . . . . mes derniers adieux . . . .

Mme. LUZERE.

Arrêtez . . . Non : . . . arrêtez.

CLARY, *dans un tremblement mortel.*

Que je m'arrête ! . . . Ah Ciel ! vous m'avez tout dit. — Il n'eſt donc plus d'eſpoir.

Mme. LUZERE.

Vous n'irez pas plus loin : fille infortunée — notre ſeule reſſource, eſt d'élever au Ciel nos mains impuiſſantes.

CLARY.

On l'abandonne, on le laiſſe périr, & l'on m'empêche encore d'aller à lui ! Tous mes ſens ſont glacés : — Je crois voir le bandeau fatal ſur ſon front . . . moment terrible ! (*On bat un ban.*) Le bruit ceſſe. — Quel ſilence lugubre ! Epouvantable ! — Durimel ? Tu n'es donc plus ?

(*elle tombe à genoux les mains tenduës vers le Ciel.*)

Mme. LUZERE.

O ma chère Clary ! Ouvre la paupiére. Sors de cet accablement affreux — ne ~~ſuis-je plus rien pour~~ toi ? Je n'ai qu'un enfant, elle eſt toute ma conſolation ſur la terre, & l'ame de ma vie m'abandonne !

SCENE VI. & derniere.

CLARY, Mme. LUZERE, St. FRANC, DURIMEL, VALCOURT.

VALCOURT.

Le voici, le voici — ~~O famille reſpectable, jouiſſez de votre bonheur~~ ; il a ſa grace.

Ensemble. { Mme. LUZERE — mon fils !
CLARY — mon époux !
DURIMEL — Ma femme !

St. FRANC, *montrant Valcourt.*

O, mes amis, voilà notre bienfaiteur.

Mme. LUZERE, *se jettant à genoux.*

C'est à vos pieds qu'il faut nous prosterner.

CLARY, *en même temps que sa Mère, en imitant son action.*

O mon Dieu tutelaire !

VALCOURT, *les relevant.*

Je ne suis qu'un homme sensible, mais voici deux Héros !

Mme. LUZERE.

Comment se peut-il ?

VALCOURT.

Hier au soir, honteux d'avoir autorisé par mes étourderies, les odieux soupçons qu'on vous avait fait concevoir, j'avais résolu de le sauver. Sa fuite était assurée; un Passe-port, ma Chaise, ma Livrée, tout était prêt; il a tout refusé; & l'honneur de son Père lui a paru préférable à la vie. Frappé de tant d'Héroïsme, je n'ai plus écouté que le cri de la pitié. Aussi prompt que l'éclair, je vole au Quartier général, je me précipite aux genoux du Héros de la France. Le nom de St. Franc, je l'avoue, a plus fait que mes véhémentes sollicitations. J'ai tout obtenu de ce Guerrier Sublime & compatissant. — J'ai redoublé de vitesse pour hâter mon retour, & chaque instant de retard glaçait mes sens. J'arrive au moment où l'on assemble les troupes; je résiste au violent desir de vous rendre tous à la vie: Je prens mon rang, j'étais sûr du cœur de St. Franc: J'ai voulu que mon Père même admirât ses vertus & qu'elles servissent à justifier la hardiesse de ma démarche. — Nous arrivons sur la Place — quel spectacle

s'offre à nos yeux ! —— je l'ai vu ce brave jeune homme traverser les rangs d'un pas égal & tranquile. —— Ce digne Père paraissait être la Victime. Nos Officiers le connaissaient humain & généreux ; mais personne ne savait à quoi attribuer tant de tendresse pour cet infortuné —— il l'embrasse vingt fois à nos yeux ; enfin, s'arrachant de ses bras, & remplissant son terrible devoir, il défend aux Soldats, sous peine de la vie de crier Grace. —— Mais aussitôt, d'une voix altérée, il nous apelle, il s'écrie, les sanglots à la bouche. „ Non, „ vous n'éxigerez pas que cette main tremblante donne „ le signal de son trépas. La nature l'emporte & m'ar- „ rache mon secret. Blamez-moi d'embrasser la cause „ de tous ces infortunés.... Celui que vous voyez... „ Aprenez tous qu'il est mon fils.... Oui, mon fils. „ —— Frapez deux Victimes. „ Il se jette dans ses bras, il le presse sur son sein, il ne peut s'en séparer. —— Ah Dieu ! j'ai vu tous les visages pâlir, tous les yeux verser des pleurs : Mon Père, frapé d'admiration, lui a dit : „ Pourquoi nous avoir caché ce fatal secret ? „ J'aurais tout fait pour le sauver „ —— Il l'est, me suis-je écrié, en me jettant dans ses bras voilà sa Grace : Que ce soit de vous qu'il la reçoive. —— Les Officiers, les Soldats, le Peuple, tous ont répondu par un cri de joye, jugez de celle qui remplit mon cœur : J'ai sauvé deux Héros, j'ai rendu la vie à une famille respectable, & j'ai reconcilié mon Père & mon ami.

Mme. LUZERE.

O digne jeune homme !

St. FRANC.

Mon ami !

DURIMEL.

Mon bienfaiteur !

CLARY.

Comment pouvons-nous acquitter ?...

VALCOURT.

Vous ne me devez rien. —— Quand un Français entreprend une bonne action, le bonheur de réussir est sa plus glorieuse récompense.

FIN.



APPROBATION.

Nous soussignés, Procureur du Roi, de la Prévôté de la Marine, & substitut de Mr. le Procureur général au Parlement de Bretagne, attestons à qui il apartiendra, avoir lû la Piéce commentée par le Sr. PATRAS; intitulé le *Déserteur* & n'avoir rien trouvé qui soit contraire aux mœurs & à l'Etat, à Brest ce neuf Janvier 1771, consent aussi qu'il la fasse imprimer.

DE St. HAOVEN, le COAT.

PERMISSION.

J'Ai lû le Drame intitulé le *Déserteur*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, à Lyon ce 28 Mai 1771.

MONGEZ.